





oo  
R

Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.





~~Clan. Jontz~~

Barb 00

Bell 00

Quay 00

Simon-André

Quay. La Tr. Litter. S 483

IX

# ESSAI

SUR

LES MALADIES

DES

GENS DU MONDE,

PAR M<sup>R</sup>. TISSOT, D. M.

De la S. R. de LONDRES, de l'Acad. Méd.  
Ph. de BASLE, de la S. Œc. de BERNE, &  
de la S. de Phys. exp. de ROTTERDAM.

---

O bienfaisante Hygie, ô santé désirable,  
Aux richesses des grands mille fois préférable,  
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs!  
*Epit. à MONT.*

---



A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.  
*Libraires & Imprimeurs,*

Et chez les principaux Libraires des Villes de l'Europe.

---

M. DCC. LXX. *413*

EST

2 22

LES MALADIES

CHIRURGIE

Par M. J. B. L.

Dr. J. B. L.

Paris

1822

chez M. B.

Paris

chez M. B.

Paris

chez M. B.

Paris

chez M. B.

Paris

chez M. B.





A M A D A M E  
LA BARONNE  
DE WALLMODEN,  
NÉE  
DE WANGENHEIM.

MADAME,

CE petit Ouvrage,  
destiné principalement  
à ij

aux femmes du grand  
monde , devoit être plus  
particulièrement offert à  
celle qui en réunit les  
qualités , les vertus &  
les charmes , sans avoir  
aucun des préjugés de  
cet état. Je n'ai pas eu  
long-temps à la cher-  
cher , MADAME ; votre  
nom s'est trouvé lié à  
la premiere idée d'une

*Epître Dédicatoire , ou  
plutôt il l'a faite naître , & il prouvera que  
si je n'ai pas su faire  
un bon livre , je fais  
au moins très-bien en  
adresser l'hommage. Re-  
cevez-le avec cette bonté  
qui vous caractérise , &  
regardez-le comme une  
foible marque de la con-  
sidération très-distinguée*

a iij

*& des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant  
serviteur TISSOT,

*Lausanne le 7. Février 1770.*



## PREFACE.

**D**EPUIS cent cinquante ans on a écrit plusieurs volumes sur la Médecine des pauvres, nom par lequel les Auteurs désignoient indistinctement tous les ordres du peuple, & quoique la plupart soient mal faits, ils marquent au moins qu'on sentoit l'importance de cet

## VIII PRÉFACE.

objet ; je m'en suis occupé moi-même il y a dix ans , & je puis dire que c'est celui de mes ouvrages auquel j'ai travaillé avec le plus de plaisir.

Au commencement de ce siècle , RAMAZZINI , célèbre Médecin Italien , donna un excellent traité ( *a* ) sur les maladies des artisans , dans lequel il inséra un Chapitre sur celles

---

( *a* ) *De morbis artificum* ; cet ouvrage parut à Modene en 1700, & , augmenté d'un Supplément , à Padoue en 1713.

PRÉFACE. IX

des Religieuses , & dès-lors quelques autres Médecins ont repris le même sujet , en tout ou en partie , mais beaucoup moins bien que lui.

L'on a un grand nombre de très-bons ouvrages sur la fanté des soldats. (b)

Mrs. KOCKBURN,  
LIND, POISSONNIER  
se font occupés de celle

---

(b) Mrs. PRINGLE, *Van SWIETEN*;  
MONRO & BROKLESBY peuvent tenir lieu de tous les autres Auteurs.

X PRÉFACE.

des gens de mer (c); & l'on pourroit former une petite bibliotheque, si l'on réunissoit tout ce qu'on a écrit sur celle des gens de Lettres, sur laquelle les circonstances dans lesquelles je me trouvai, il y a quatre ans, me déterminerent à écrire en latin un discours que j'ai dès-lors traduit, & considérablement augmenté.

---

(c) RAMAZZINI a aussi donné un Chapitre sur cette matiere.

PRÉFACE. XI

On voit par cette énumération qu'on a beaucoup écrit sur la santé des hommes de tous les états, excepté sur celle des *gens du monde* qui sont ceux dont la santé est la plus délabrée.

Il est vrai que le même RAMAZZINI qui a traité des maladies des Religieuses, des gens de lettres, des artisans, des soldats, des matelots, a donné un autre ouvrage sur les moyens de *conserver la santé des*

a vj

XII PRÉFACE.

*Princes*, dans lequel il y a des choses applicables à celle des Courtisans; mais cet ouvrage est plus savant que pratique, d'ailleurs il s'est borné à la diete & n'a rien dit des maladies (*d*); ainsi il n'a point rempli le vuide dont je parle, & le seul qui se soit occupé jusques à présent de cet objet, est M. CARL Médecin du

---

(*d*) *De Principum valetudine tuenda commentatio*, Padoue 1710. Cet Ouvrage a été, si je ne me trompe; traduit en françois en Hollande.

PRÉFACE. XIII

Roi de Danemarck , qui publia en 1740 un livre intitulé *la Médecine de Cour* (e) écrit en allemand , que par là même je n'ai point pu lire , & qui n'étant traduit dans aucune langue , n'est à l'usage que d'une seule nation chez laquelle il est assez ignoré. On peut donc dire que l'Ouvrage qu'annonce le titre de celui-ci , n'existe point encore pour la plus grande partie

---

(e) *Medicina aulica* &c. Altona 1740.

XIV PRÉFACE.

de l'Europe, quoiqu'il soit un des plus nécessaires; mais en sentant sa nécessité, j'étois fort éloigné de penser à m'en charger; *ce sujet n'est point de mon choix*, & sans rendre compte des raisons qui m'ont cependant décidé à le traiter, je dirai qu'il y en avoit deux très-fortes pour m'en détourner; l'une, c'est que j'avois destiné tous les momens que les occupations de la pratique me laissent, à corriger

*PRÉFACE.* xv

mes premiers ouvrages & à en finir, peu à peu, un considérable, auquel l'importance de son objet & la multitude d'observations que j'ai sur cette matière m'ont attaché; la seconde, bien plus forte encore, c'est que celui-ci ne pouvoit être bien fait que par des Médecins qui auroient vieilli dans des Cours nombreuses & dans de très - grandes villes, qui auroient vu dans le plus grand détail toutes

## XVI PRÉFACE.

les erreurs, nuisibles à la fanté, qui y regnent, qui auroient des observations extrêmement multipliées sur leurs suites, & à qui, en un mot, leur position auroit fourni sur cet objet, une grande quantité de matériaux dont la mienne m'empêche heureusement d'avoir une provision aussi vaste. Il est étonnant qu'aucun d'eux n'ait exécuté ce que j'entreprends; c'est proprement au navigateur qui

*PRÉFACE.* XVII

s'est trouvé au centre de la tempête à la décrire , il en a bien mieux vu tous les tourbillons que celui qui étant à quelque distance de ce point n'a pas été à même de l'observer aussi complètement. Est-ce qu'en vivant sur des mers toujours agitées , on se familiariseroit assez avec les orages pour ne plus les regarder comme un mal ?

En essayant ce que d'autres auroient dû faire , je

XVIII PRÉFACE.

serai charmé si , frappés des vuides & des imperfections de ce petit Ouvrage , ils remplissent les uns & corrigent les autres ; mais je dois les prévenir , pour me justifier en partie , que je n'ai ni voulu entrer dans de longs détails de diete , on les trouve dans plusieurs ouvrages assez répandus , & je pourrois indiquer celui de *la Santé* de Mr. l'Abbé JAQUIN, ou le mien sur *la santé des Gens de Lettres* ;

*PRÉFACE.* XIX

ni donner des Traités complets sur chacune des maladies dont je parle. Mon seul but a été de présenter un tableau général des erreurs de régime & des maux qui en font la suite ; je n'ai parlé des remèdes que ces maux exigent , qu'afin de faire connoître aux malades ce qu'il faut qu'ils connoissent pour concourir eux-mêmes à une guérison qui n'est souvent impossible que parce que le malade



XX PRÉFACE.

n'aide point le Médecin.

Les personnes dont la fanté est l'objet de cet Ouvrage , sont presque toujours à portée des secours & des secours les plus éclairés ; c'est peut-être par cette raison qu'on n'a point écrit sur leurs maux comme sur ceux des autres ordres : mais accoutumées à ce qu'on fasse beaucoup pour elles , sans rien faire souvent elles - mêmes , elles voudroient assujettir la Mé-

PRÉFACE. XXI

decine à la même docilité, & se persuadent qu'elle doit les guérir sans qu'elles s'en mêlent; elles croient faire beaucoup en se prêtant à prendre quelques remedes, mais elles ne veulent pas déranger la façon de vivre qui les tue; elles voudroient être guéries, pendant qu'elles travaillent à ruiner leur santé, & après avoir tout fait pour se rendre malades, elles ne veulent rien faire pour se rétablir.

## XXII PRÉFACE.

C'est leur rendre service que de leur faire sentir l'impossibilité de cet arrangement , il est contraire aux loix immuables de la physique , qui sont heureusement au dessus des volontés fantasques de l'homme , & des caprices ridicules de la mode. La guérison d'une maladie a plusieurs parties , & exige le concours de plusieurs volontés & de plusieurs circonstances ; on peut la

PRÉFACE. XXIII

regarder comme une machine composée de plusieurs pieces; si toutes ne jouent pas ensemble, s'il n'y a pas une parfaite harmonie entre tous leurs mouvemens, l'effet en est absolument manqué. Toute la science & tous les soins d'un Médecin ne peuvent point rendre la santé à un malade, s'il n'a pas une envie assez forte de guérir, pour se prêter à tout ce que sa guérison exige, & pour se souf-

1221



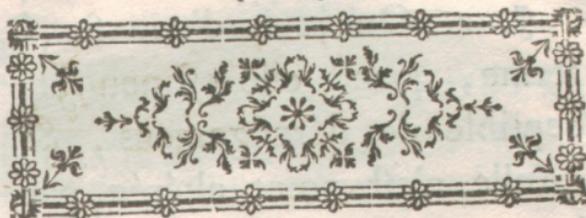
## XXIV PRÉFACE.

traire autant que cela dépend de lui, à toutes les circonstances qui peuvent la retarder ou la rendre impossible.



ESSAI

( 1 )



ESSAI  
SUR LES MALADIES  
DES GENS DU MONDE.

---

---

INTRODUCTION.

§. I.

 N se porte bien , &  
l'on jouit de la santé,  
quand toutes les fonc-  
tions se font avec régu-  
larité , avec aisance & sans  
aucun sentiment incommode.

A

§. 2. On jouit d'une santé ferme, quand elle est peu susceptible de dérangemens, & qu'elle n'est point altérée par les variations ordinaires, & du plus au moins inévitables, dans ce que les Médecins appellent les choses *non naturelles*, à l'action desquelles personne ne peut se soustraire, & qui sont les *alimens & les boissons*, *l'air*, *le mouvement & le repos*, les *passions*, *le sommeil & la veille*, les *secrétions & les excrétiens*.

§. 3. On est délicat quand on est dérangé par ces variations, lors même qu'elles ne sont portées à aucun excès.

Les personnes délicates se

portent souvent bien , mais ne font jamais fures de se porter bien long-temps , parce que leur santé est trop dépendante des circonstances étrangères. Cette façon d'exister est véritablement fâcheuse ; c'est une espece d'esclavage perpétuel , dans lequel on est toujours obligé de fixer son attention sur soi-même pour chercher à éviter ce qui peut nuire , sans pouvoir toujours le connoître , ou toujours l'éviter quand on le connoît.

§. 4. Les personnes délicates deviennent souvent valétudinaires ; c'est cet état dans lequel les fonctions se font avec si peu

de régularité, que, sans maladie bien caractérisée, elles se dérangent très-fréquemment sans qu'il soit le plus souvent possible d'en assigner la cause, quoiqu'il y en ait une sans doute, mais si légère qu'on ne peut pas la découvrir. Ce second degré de la délicatesse physique est une situation fort triste; puisque ce bien-être qui caractérise la bonne santé & qui, quant au physique, le vrai principe du bonheur, manque absolument.

L'on n'est presque jamais bien; un jour de santé est acheté par des mois de langueur, & le dérangement étant quelquefois général dans toutes les fonctions,

fans être extrêmement marqué dans aucune, on souffre d'un mal-aîse universel fans pouvoir caractériser son mal. C'est cet état que je vois si souvent désirer d'échanger contre une maladie violente & dangereuse, mais qui auroit une fin, & contre la mort même quand il est parvenu à son dernier période, & que tous les momens de la vie sont marqués par la peine. Mais la mort se fait souvent attendre, & j'ai vu plusieurs fois, avec presqu'autant de douleur que d'étonnement, des corps valétudinaires accablés sous le poids d'une langueur continuelle, fréquemment aggravée par des

maladies très-fortes , résister pendant longues années , & ne pouvoir , à la lettre , ni vivre ni mourir , mais être les victimes de cet état dont les causes ne sont pas encore assez bien assignées , & qu'on appelle *renacité* de vie.

§. 5. Le nombre des personnes délicates & valétudinaires n'est point réparti également dans les différens ordres de la Société. Il y en a un , dans lequel elles sont en proportion bien plus nombreuses que dans les autres , & l'on trouve aussi , dans ce même ordre , quelques especes de maladies bien plus fréquemment qu'ailleurs.

1°. Quel est cet ordre ?

2°. Quelles sont les causes qui le différencient si malheureusement ?

3°. Quelles sont ces maladies ?

4°. Quels sont les moyens d'y remédier ?

Voilà les objets sur lesquels il ne fera peut-être pas inutile de fixer l'attention des personnes intéressées, & des Médecins qui le soignent. Je les examinerai successivement ; mais il faut déterminer auparavant quel est l'état du corps qui donne aux fonctions cette régularité & cette constance qui font la bonne santé, & quel est l'ordre d'hommes chez lequel on la trouve plus ordinairement.

A iv

## ARTICLE PREMIER.

*Cause d'une bonne santé.*

§. 6. **T** Rois choses constituent principalement une santé ferme. La première c'est une fibre forte qui, donnant une action suffisante à tous les vaisseaux & à tous les viscères, entretient la régularité dans les fonctions; au lieu qu'une fibre lâche qui n'a point de force, n'est capable que d'une action très-foible que la plus petite cause altere; la circulation dans les petits vaisseaux se fait mal, les humeurs croupissent, se corrom-

pent, deviennent âcres ; les sécrétions, c'est le nom qu'on donne à la séparation des différentes liqueurs, comme de la salive, des fucs de l'estomac, de la bile, de la transpiration, dans les organes destinés à les opérer, les sécrétions dis-je se font mal ; le sang reste surchargé d'une partie des humeurs dont il devoit se débarrasser, & les fonctions auxquelles ces humeurs étoient nécessaires, souffrent de ce qu'elles leur manquent, ou de ce qu'elles sont mal préparées ; c'est ainsi que les vices de la salive altèrent les dents & nuisent aux digestions. Soit que la bile ne se sépare pas, soit

A v



qu'elle se sépare d'une mauvaise qualité, les fonctions importantes des intestins sont viciées & toute la santé en souffre. L'on voit par là que cette première condition, la force suffisante des fibres & par là même des vaisseaux & des visceres, qui sont composés de fibres, assurent la perfection de toutes les fonctions parmi lesquelles celle du cœur qui est le principe du mouvement, & celles de l'estomac, sont les plus importantes; quand elles se font bien, il est rare qu'aucune autre se déränge; ainsi en détaillant la première condition requise pour la santé, la force de la fibre, on pourroit

ajouter la régularité des mouvemens du cœur, & celle des digestions.

§. 7. La seconde condition nécessaire pour une santé ferme, c'est une transpiration égale; & quand la première condition existe, celle-ci a ordinairement lieu. La transpiration est l'évacuation la plus considérable, elle égale au moins la moitié de ce qu'on mange & de ce qu'on boit; si elle est incomplète, le corps se trouve surchargé des humeurs âcres dont il devoit se débarrasser par cette voie; l'on est accablé sous cet amas d'humeurs retenues, & si cette âcreté se dépose sur la peau même,

A vj

elle en produit toutes les maladies ; si elle se dépose sur quelque organe intérieur , elle y produit des maladies bien plus graves.

§. 8. Une troisieme condition , sans laquelle la santé est toujours chancelante , c'est d'avoir des nerfs fermes , c'est-à-dire qui , n'étant point trop sensibles aux impressions , ne les rendent à l'organe du sentiment que telles qu'elles sont , & qui ne bouleversent point tout le corps pour une très-légere cause , comme cela arrive chez tous ceux qui sont sujets aux maux de nerfs , qui ayant part à toutes les fonctions , ne peuvent qu'en

troubler la marche quand ils ont acquis ce degré de sensibilité , qui , faisant que l'impression des causes qui agissent sur eux , les affecte beaucoup plus qu'elle ne devrait , leur action sur les parties auxquelles ils se distribuent , est beaucoup trop forte & irrégulière , d'où il résulte un dérangement général dans toutes les fonctions , & la perte de la santé.

§. 9. On voit par ce que je viens de dire qu'une fibre forte , une circulation égale , une digestion régulière , une transpiration suffisante & soutenue , & enfin des nerfs fermes , sont les conditions requises pour assurer

la jouissance d'une bonne fanté,  
 & que par là même , l'ordre  
 des gens chez qui on les trou-  
 vera réunies , sera celui qui jouira  
 de la meilleure.

Si l'on demande quel il est ,  
 il n'y a personne qui ne réponde ,  
 celui du laboureur , qui est bien  
 supérieur , à cet égard , à la par-  
 tie du peuple qui fournit les arti-  
 fians ; mais malheureusement  
 bien inférieur à ce qu'il a été  
 autrefois , dans le temps qu'il  
 n'étoit que laboureur , & à ce  
 que font encore quelques peu-  
 plades de sauvages qui ignorent  
 presque tous les maux , & ne  
 meurent que d'accidens ou de  
 décrépitude.

A mesure qu'on s'éloigne de leur état, la santé semble diminuer par degrés; nos laboureurs sont moins sains qu'eux, parce qu'ils ne vivent pas uniquement de la vie des champs; plusieurs ont été domestiques, d'autres soldats; ils ont affoibli leur santé dans ces deux états, & porté dans leur village un peu des usages de la ville.

Les différens artisans destinés aux besoins des Citadins, indépendamment des maux qui dépendent de leur vocation, altèrent encore leur santé en s'éloignant de la simplicité des mœurs de la campagne, qui, dictées par la nature même, sont celles

qui font les plus analogues à  
notre constitution :

Lorsque sur la nature on règle ses be-  
soins ,

Un corps robuste & sain en est la ré-  
compense.

L'éloignement de cette vie  
simple augmente encore dans  
l'ordre supérieur des Bourgeois,  
& leur santé diminue en pro-  
portion ; ils offrent déjà beau-  
coup de maux inconnus dans les  
campagnes : enfin il est le plus  
grand possible chez les gens du  
monde , classe dans laquelle il  
faut comprendre , quand on  
l'envisage relativement à la san-  
té , toutes les personnes qui ,  
sans être du même rang , menent

le même genre de vie : ce genre de vie , qui n'a point d'œuvre de vocation , & dont les distractions continuelles sont la base , qui a été introduit & perpétué par des gens oisifs , qui pour tromper l'ennui insupportable d'une existence désœuvrée , ont voulu remplir la plûpart de leurs momens par les plaisirs ; mais comme les plaisirs naturels & vrais ne peuvent s'allier qu'avec les occupations & le besoin , ils ont dû avoir recours à des plaisirs factices dont plusieurs ne sont qu'une façon d'être singulière , opposée aux usages naturels & dont la bizarrerie fait tout le mérite ; c'en est un réel pour ceux

qu'elle peut soustraire au pénible sentiment d'une existence vuide ; sentiment qu'aucun homme ne peut soutenir , & qui fait que tout ce qui l'en tire lui est cher. De là sans doute la première origine du luxe qui n'est que l'attirail d'une multitude de choses superflues dont on s'est entouré d'abord pour mettre de la variété dans son existence , & ensuite peut-être pour la faire remarquer. Cet état est celui d'un hypocondre à qui il faut un grand nombre de remèdes pour le contenter , & qui n'en est pas moins malheureux. L'enfant sain s'amuse avec rien , celui qui est malade se fait entou-

rer de tous les jouets , & ne s'amuse jamais.

Malheureusement ce faux goût est contagieux ; de ceux qui l'ont créé par besoin , il a passé comme mode chez ceux à qui il étoit inutile ; & devenu général parmi les personnes qui ont eu de l'éducation , dont il est aujourd'hui un des objets , il a si fort influé sur leur santé , que la plus grande partie de leurs maladies sont presque inconnues aux villageois ; celles qui leur sont communes , ont des caractères qui les différencient absolument , & qui les rendent bien plus fâcheuses dans la ville qu'à la campagne.

§. 10. Pour assigner les causes de cette différence, le moyen le plus sûr est d'examiner l'usage de ces six choses non naturelles, dont j'ai parlé plus haut, & dont l'action continuelle sur tous les hommes, est ce qui contribue le plus à la formation & aux variétés de leurs tempéramens & de leurs fantés.

En comparant la nourriture & la boisson du laboureur avec celle de l'homme du monde, l'air qu'ils respirent l'un & l'autre, les exercices qu'ils prennent, leur sommeil, la régularité de leurs sécrétions, & sur-tout leurs passions, on trouvera aisément les causes de la différence de

leur tempérament , de leur santé  
& de leur force.

---

## ARTICLE II.

### *Des Alimens & des Boissons.*

§. II. **L**E pain le plus grossier , le potage qui n'est souvent que du pain trempé dans de l'eau bouillante , & assaisonné avec très-peu de beurre & de sel , le lait écrémé , le lait battu ou lait de beurre , ( dans l'un & dans l'autre cas il est dépouillé de sa graisse ) , le petit lait qui est le lait dépouillé de sa graisse & de son fromage , rarement le lait entier , le fromage frais ou au

moins le fromage maigre & peu salé, les légumes & ordinairement les moins favoureux, comme les raves, les fèves, les haricots, les choux, les bettes, les laitues, les pommes de terre, les poireaux, quelques fruits assez grossiers, rarement de la viande de boucherie, quelquefois du lard qui n'est assaisonné qu'avec du sel, sont presque les seuls alimens dont le laboureur attaché à la culture de son propre bien fasse usage.

Son seul assaisonnement étranger c'est le poivre; il se sert quelquefois de l'oignon & dans quelques pays de l'ail; lui, sa femme & son meunier suffisent

à l'établissement , à la récolte , à la préparation de tous ses mets. Sa boisson ordinaire est de l'eau.

§. 12. Si l'on compare ces alimens à ceux dont plusieurs volumes n'offrent que des recueils très-incomplets , excepté le pain qui est même fort différent , le sel , le beurre & le poivre ; on n'en trouvera presque aucun sur la table du riche , ou s'ils y paroissent , c'est tellement déguisés qu'ils sont méconnoissables.

Les viandes de boucherie aussi succulentes qu'il peut se les procurer , les gibiers du plus haut goût , les poissons les plus déli-

cats , cuits dans les vins les plus fumeux , rendus plus échauffans par les aromates , la volaille , les écreviffes , leurs coulis , les jus de viandes , leurs extraits variés de différentes façons , les œufs , les truffes , les légumes les plus favoureux , les aromates les plus âcres prodigués par tout , les confitures de toute efpece apportées de toutes les parties du monde , les fucreries variées à l'infini , les pâtisseries , les fritures , les crêmes , les fromages les plus piquants , font les feuls alimens dont ilaffe ufage.

Les vins les plus violens , réunis de tous les lieux où il en croît , l'eau - de - vie mafquée fous les formes

formes les plus agréables & les plus dangereuses, le café, le thé, le chocolat, se trouvent sur toutes ses tables.

En faisant le calcul des mains qui ont été employées pour un repas médiocre, on voit qu'elles montent à plusieurs centaines, il faudroit les compter par milliers pour les grands festins. Il est aisé d'apprécier les effets de ces régimes si différens.

§. 13. Le premier, qu'on peut réduire à des alimens farineux & laiteux, a précisément ce degré de faveur qui est nécessaire pour flatter des organes disposés à être affectés agréablement par tout ce qui satisfera le besoin

B

dont ils font le siege ; dès qu'il l'est , ces alimens perdent ce qui faisoit la principale partie de leur agrément , ils ne sont plus appétés ; & par là même , l'homme dont ils font la seule nourriture n'en prend jamais au-delà du nécessaire ; son estomac n'est donc jamais surchargé par leur quantité ; la mastication exacte qui n'est plus observée que chez le peuple , lui a facilité extrêmement le travail de la digestion ; elle se fera sans douleur , les alimens ne croupissant pas , ne se corrompent point ; ils n'ont aucune âcreté , ils n'agaceront ni l'estomac , ni les intestins ; on n'éprouvera ni coliques , ni conf-

sipations , ni diarrhées ; ils formeront un chyle doux qui passera dans les vaisseaux sans les irriter & sans donner la fièvre , qui par sa partie gélatineuse réparera nos pertes & nous nourrira , & dont les parties superflues terrestres & aqueuses , s'évacueront sous la forme d'excrémens , par les voies que la nature leur a marquées. Au bout de quelques heures , la distribution & l'emploi de ce premier repas se trouvant finis , le besoin renaît , on le satisfait avec le même plaisir , & le même ordre se reproduit sans cesse.

§. 14. L'homme du monde nourri & abreuvé ordinairement

B ij

de choses toutes âcres , & de choses qui par l'impression flatueuse qu'elles font sur les papilles de la langue , le déterminent souvent à en prendre au-delà du besoin bien moins considérable chez lui que chez le laboureur , commence par souffrir les maux que produit la trop grande quantité ; son estomac sensible , parce que ses nerfs le sont trop , éprouve une irritation qui lui donne un mal-aise général : ce chyle composé d'une bouillie aussi âcre que nourrissante , porte l'agitation dans les vaisseaux ; la vitesse du pouls , quelques heures après ces repas , est une preuve de leur effet ; & celui

de la fièvre étant d'user les efforts , cette fièvre qui se reproduit tous les jours , affoiblit inévitablement : tous les organes des sécrétions étant irrités , toutes les fonctions se dérangent & le désordre s'établit dans toute l'économie animale. Le moment d'un nouveau repas arrive ; on se met à table , quoique le besoin réel n'existe pas ; mais on est trompé par l'inquiétude de l'estomac , qu'on devroit calmer par un peu d'eau fraîche , & qu'on prend pour la faim ; on veut manger : la variété , l'odeur , la couleur , la faveur des mets y invitent ; on paroît décidé pour un plat , on en est servi ,



on le goûte , on le renvoie ;  
on en effaye un grand nombre ,  
on mange de quelques-uns , l'en-  
semble fait un volume , & est  
composé d'une infinité de choses  
différentes dont la réunion offre  
les plus grands obstacles à la  
digestion ; les viandes tendres ,  
les légumes , les fruits , sont cor-  
rompus & leur digestion est en-  
tièrement empêchée par les au-  
tres alimens , ou par les boissons :  
de-là un long séjour sur l'estomac ,  
une corruption plutôt qu'une di-  
gestion, une irritation continuelle  
qui est un obstacle à ce sentiment  
de bien-être qui caractérise la  
santé.

Le premier de ces régimes

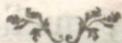
favorise donc toutes les conditions requises pour se bien porter, le second les détruit toutes.

L'on a regardé l'usage du sel, du levain & des boissons fermentées comme la principale cause du raccourcissement de la vie humaine, & cela paroît naturel; parce que tout ce qui hâte les battemens du cœur, fait qu'il battra moins long-temps: mais quelle comparaison à faire entre l'irritation produite par le sel, le levain & le petit usage des premières boissons fermentées, & les mets ou les boissons qu'on offre aujourd'hui sur les tables bien servies; quelle différence par là même dans l'effet? Et le

régime qui fait la longue vie ,  
 étant aussi celui qui fait la bonne  
 fanté ; on voit aisément com-  
 bien ce régime incendiant qui  
 rend l'existence si maladeive doit  
 prendre sur sa durée.

Il seroit inutile d'entrer dans  
 de plus grands détails sur les  
 mauvais effets de chacun des  
 alimens ou des boissons que je  
 viens d'indiquer ; ils se trouvent  
 dans des ouvrages assez répan-  
 dus , & il suffit bien à mon plan  
 d'en faire connoître les dangers  
 en général.

Je passe à ce qui regarde l'air.



## ARTICLE III.

*De l'Air.*

§. 15. **I**CI tout l'avantage paroît d'abord en faveur des gens du monde ; si l'on compare l'air de leurs appartemens qui sont vastes , exhauffés , souvent aérés , toujours très-propres , avec les petites chambres des payfans , dont l'Auteur de *l'Avis au Peuple* a fait remarquer toute l'infection , on sentira d'abord que l'air qu'ils respirent est fort à préférer à celui des chambres du peuple : mais premièrement , ce peuple habite peu sa maison ,

B v

& passe presque toute sa vie au grand air , qui est fort supérieur à celui que respire l'homme du monde , dont les appartemens , quelque vastes & quelque propres qu'ils soient , ne peuvent lui fournir que l'air de la ville toujours fort inférieur , même dans les rues & les places les plus saines , à celui de la campagne , & très-mal sain dans quelques quartiers. En second lieu cet air est souvent gâté par les odeurs dont on le parfume , qui ne répandent pas , il est vrai , la putridité comme les chambres des paysans , mais dont plusieurs , en portant le sang à la tête & en irritant le genre nerveux , nui-

sent tout auffi dangereusement.

§. 16. Troisièmement , le payfan respire l'air dans le temps qu'il est le plus pur ; levé & couché avec le soleil il jouit de tous les avantages que la présence de cet astre sur l'horizon donne à l'atmosphere , avantages démontrés par les observations journalieres des effets qu'il produit sur les animaux & les plantes , & qui tous prouvent que son action est l'ame de tout ce qui vit.

L'air du matin porte dans celui qui le respire une force & un bien-être dont il se ressent toute la journée ; les exhalaisons de la terre , au moment où la

charruë ouvre de nouveaux fil-  
lons , celles de la rosée qui est  
pour le suc des plantes une  
espece de baume volatil , celles  
des fleurs qui ne sont jamais si  
sensibles qu'au lever de l'aurore ,  
sont autant de causes qui don-  
nent à ceux qui jouissent de l'air  
de la campagne dans ces diffé-  
rentes circonstances un principe  
de vie dont sont absolument  
privés ceux qui ne hument ja-  
mais qu'un air de chambre , que  
l'attention à le renouveler em-  
pêche d'être mal-faisant , mais  
qui n'a rien de salutaire ; qui  
suffit à la vie , mais non pas à  
la parfaite santé.

§. 17. Une quatrieme obser-

vation à faire , c'est que l'air agité auquel le payfan est souvent exposé , est encore une des grandes causes de la force & de la santé , dont l'homme du monde qui ne sort de ses appartemens , où il évite avec soin tous les vents coulis , que pour passer dans un carrosse , où on ne laisse entrer d'air que ce qu'il en faut pour n'être pas étouffé , est absolument privé , & cette privation ne peut que lui nuire.

Les vents sont un de ces grands agens de la nature dont les impressions sont nécessaires à tous les corps organisés. L'air immobile est aux animaux & aux plantes ce que l'eau bourbeuse

de marais est aux poissons faits pour vivre dans les rivières ; ainsi en se préservant soigneusement de tout air courant on se fait un mal réel , & cette dangereuse précaution expose à des accidens graves quand on ne peut pas absolument l'éviter , ce qui arrive quelquefois.

Il est bien étonnant que l'homme , qui ne peut pas être un instant sans air , le craigne si fort & soit si peu attentif aux qualités de celui qu'il respire. Il n'est pas douteux que c'est au grand usage de l'air que les peuples sauvages , ceux même dont le régime est mal-sain ( & il y en a plusieurs ) doivent leur bonne

fanté ; & l'on fait aujourd'hui , à n'en pas douter , que les moutons dont aucun foin , aucun régime , aucun remede ne pouvoient prévenir la mortalité , en font à l'abri si on les fait parquer tout l'hyver en plein air. Que ces comparaisons , tirées des peuples sauvages & des animaux ne choquent personne ; les lois générales de l'économie animale sont les mêmes chez l'homme & chez les brutes , & les vices de l'air influent sur la fanté de la femme la plus brillante , sous des lambris dorés , comme sur celle de la brebis dans son étable , ou de la plante dans ses ferres. On fait la prodi-

gieuse différence qu'il y a pour la force & pour la vigueur entre celle qui croît en plein air, dans un terrain un peu cultivé, & celle qui croît sous un toit à la faveur d'un poêle ; cette différence se retrouve entre le citadin & l'homme champêtre ; & la pâleur de celui qui ne vit que la nuit, rappelle ce blanc sale, qui est la seule couleur que prennent les fleurs qu'on fait croître à l'abri des rayons directs du soleil & de la clarté du jour.



---

ARTICLE IV.

*Du mouvement & du repos.*

§. 18. **I**L y a deux principes également démontrés dans cette partie de la médecine qui s'occupe du mécanisme des fonctions & qu'on appelle la *Physiologie* : l'un, déjà indiqué plus haut, c'est que la force & la régularité de la circulation est la base de la santé ; l'autre, que rien n'aide autant la circulation que l'exercice, dont il n'est personne qui n'ait observé les bons effets sensibles, une fois au moins en sa vie, ou sur soi ou sur les

autres ; & , ces deux principes posés , on peut d'abord juger quel est à cet égard le genre de vie le plus salutaire , de celui de l'homme du monde renfermé chez lui , ou passant chez les autres dans des voitures que l'art a trouvé le moyen de faire rouler rapidement , sans donner presque aucun mouvement à ceux qui y sont renfermés , & de celui du laboureur qui est dans un mouvement continuel & assez égal. Celui - ci jouit de tous les bénéfices de l'exercice , l'autre est la victime de tous les maux que l'inaction entraîne & de tous ceux qui sont l'effet d'un mouvement violent , tel que

celui d'une chasse forcée , de la danse , d'une course vive , ou d'autres mouvemens brusques qui sont l'extrême opposé de sa vie ordinaire ; au lieu que le laboureur ne connoît, ni l'inaction , ni l'action trop vive ; il fait quelquefois des efforts , qui ont leurs inconvéniens différens de ceux du mouvement trop vif ; mais il ne s'exerce jamais avec impétuosité ; il ne fait pas même ce que c'est que courir ; ses danses ne sont point échauffantes ; il ne chasse point ; & s'il est exposé à quelques courses forcées , ce n'est jamais que quand il se trouve au service du riche & qu'il est la victime

des irrégularités de son genre de vie.

§. 19. L'ordre que les Auteurs qui ont traité de la diete suivent ordinairement, me conduiroit à parler du sommeil ; mais comme il dépend beaucoup des passions , je crois devoir faire précéder cet article , dont on fait ordinairement le dernier des six , & qui devoit peut-être être le premier.



## ARTICLE V.

*Des Passions.*

§. 20. **L**ES passions ont une influence plus marquée & plus efficace sur la santé de l'homme que le mouvement, que les alimens, que l'air même. Les passions fortes, même les plus agréables, usent constamment & tuent quelquefois sur le champ. Les passions tristes détruisent absolument l'économie animale, & sont, sans aucun doute, la cause la plus fréquente des maladies de langueur.

Si l'on compare l'état de

l'homme du monde à celui du payfan , quant aux passions , la différence sera plus extrême que sur tout autre article ; avant même que d'en venir à ce parallèle , qu'on fasse attention un moment à la simple action de l'esprit chez ces deux classes d'hommes , & l'on verra celui de l'un travaillant beaucoup , & celui de l'autre très-peu , parce que le premier a sans cesse sous les yeux & dans l'imagination , une variété d'objets qui le tiennent toujours dans un état de tension ; au lieu que le second occupé d'un très-petit nombre , qui se représentent successivement dans le même ordre , peut

à-peu-près faire tout ce qu'il doit faire en vrai automate sans aucune réflexion. Cette économie d'idées est un des plus sûrs préservatifs de la santé, qui est presque toujours en raison inverse des facultés de l'esprit ; & l'on pourroit appliquer ici ces beaux vers de l'Épître à M. de MONTULÉ.

La nature a voulu, sans doute mere sage,

Entre tous les Enfans faire un égal partage ;

Aux brutes n'accorder qu'un instinct limité,

Mais au lieu de l'esprit leur donner la santé.

§. 21. Si elle s'use seulement en pensant beaucoup ou forte-

ment , on comprend combien les passions doivent lui nuire ; il y a entr'elles & la simple contention , la même différence qu'entre les convulsions ( les passions fortes sont celles de l'ame ) & un fort exercice.

L'ambition des honneurs, l'amour des distinctions, le désir de la fortune que le luxe rend nécessaire, sont trois principes qui, animant sans cesse l'homme du monde, tiennent son ame dans une agitation continuelle qui seule suffiroit pour détruire sa santé, & l'exposent d'ailleurs à des revers très-fréquens, à des mortifications, à des chagrins, à des humiliations, à des coleres,

res , à des dépits qui empoisonnent tous ses momens , & ce qui aggrave le danger de toutes ces impressions fâcheuses , c'est souvent la nécessité de les contraindre & de les masquer.

§. 22. Le Laboureur n'ambitionne qu'une récolte abondante, & n'attache pas son bonheur à une multitude d'objets qui, étant aussi celui du bonheur des autres, deviennent un sujet de rivalité, un prix que chacun se dispute; tous ses vœux sont pour une saison favorable, & ce sont les vœux de tous ses voisins, ils ne se croisent point; mais l'homme qui n'est heureux qu'autant qu'il peut compter sur un emploi, sur

C

une dignité , sur un bénéfice ; sur une distinction , sur une faveur , sur un sourire même que cent personnes , plus accréditées ou plus méritantes que lui , ambitionnent aussi , vit au milieu d'un monde d'ennemis dont chaque démarche lui est suspecte ; la crainte , la défiance , la jalousie , l'inimitié habitent continuellement dans son cœur & troublent absolument toutes ses fonctions.

LANCISI , premier Médecin de deux Papes , & témoin long-temps des agitations d'une Cour orageuse , avoit déjà averti combien il étoit impossible que les courtisans se portassent bien ,

parce , dit-il , qu'ils ne prennent point d'exercice , & que leur esprit continuellement agité entre la crainte & l'espérance , n'a jamais un instant de repos ; ainsi il n'est point surprenant s'ils sont foibles , exposés aux symptomes de l'hypocondrie & tourmentés de maux de tête (a).

Dans ce conflit continuel d'intérêts , quand l'un des compétiteurs l'emporte , l'ame de tous les autres est déchirée , & ce qu'il y a de plus cruel , c'est que

---

(a) De nativis Romani coeli qualit. Ch. 17.  
Il peint aussi très - bien dans le §. précédent les dangers de la façon de vivre de la Noblesse & des riches habitans de Rome.

dans les momens où l'on est livré au désespoir, victime de l'usage, c'est souvent un devoir indispensable que d'aller embrasser cet heureux concurrent avec un visage où la sérénité soit peinte. L'amour de la distinction en tous genres, cette fureur d'éclipser tous ses pairs en tout, a une multitude de branches, plus fortes sans doute dans les Cours que par-tout ailleurs, mais qui existent cependant, & se soutiennent très-bien dans toutes les villes où il y a une certaine quantité de gens du monde réunis, & où il y a par-là même des objets de prétentions. Toutes offrent à chaque instant quelque

112

ſujet de mécontentement, & cet état de l'ame influe néceſſairement ſur la ſanté.

§. 23. Les exemples de gens morts ſur le champ par l'effet des paſſions fortes, ne ſont pas rares, tous les Auteurs en ont recueillis.

Les Empereurs N E R V A & V A L E N T I N I E N périrent dans des accès de colere (a). V I N C E S L A S, Roi de Bohême, eut le même fort.

---

(a) N E R V A ſ'emportoit contre Regulus un de ſes Officiers; & V A L E N T I N I E N contre les Sarmates qui avoient fait une incuſſion en Illyrie. Sa colere fut ſi violente, qu'au moment où il menaçoit toute leur nation d'un prochain anéantiſſement, il fut attaqué d'un regorgement de ſang dans lequel il mourut promptement.

Une forte tristesse , quel qu'en soit l'objet , n'est pas moins funeste. ADRASTE mourut au retour du siege de Thebes , en apprenant la mort D'AGYALÉE son fils , & la nouvelle de celle du Prince noir , ma EDOUARD III. son pere. La fille de CÉSAR & l'Impératrice IRENE moururent en apprenant , l'une la mort de POMPÉE , l'autre celle de l'Empereur PHILIPPE leurs maris. ANTIGONE ÉPIPHANES ne soutint point la honte d'une défaite ; il avoua à ses amis que ce chagrin le tuoit , il perdit rapidement ses forces & mourut bientôt après.

La joie même a ses martyres.

Quand les trois fils de **DIAGORE**, vainqueurs aux jeux Olympiques, vinrent poser leurs couronnes sur la tête de cet heureux pere, il ne soutint point ce plaisir, & expira sur le champ. Cette affection, quoiqu'imprimée par le bonheur, étoit trop vive; nos nerfs ne sont pas faits pour cet extrême, & vraisemblablement ceux de son cœur se paraliferent. Les applaudissemens prodigués à une nouvelle tragédie de **SOPHOCLE** & à une nouvelle comédie de **PHILRIDES**, déjà vieux l'un & l'autre, leur occasionnerent à tous deux une joie mortelle.

Mais de toutes les passions, il

y en a peu de plus meurtriere que l'ambition frustrée ou la vanité humiliée , & les exemples ne peuvent en être nulle part aussi fréquents que dans les Cours.

ALONZO PINÇON , l'un des Lieutenans de *Christophe COLOMB* , qui s'étoit hâté de le devancer à la Cour , au retour de leur expédition , mourut de chagrin de ce qu'on ne voulut pas l'y recevoir sans son chef : & le Capitaine MUNK , cet habile navigateur , le premier qui ait pénétré jusques aux fonds de la baye de Hudson , navré de la façon dont le Roi de Danemarck le traita au moment où il prenoit congé de lui,

pour un second embarquement , fut faisi sur le champ par le chagrin , alla se mettre au lit & expira bientôt après.

On lit dans un ouvrage nouveau (a) qu'un des premiers Magistrats d'une République Suisse , tomba mort , aux pieds du concurrent qui venoit de l'emporter sur lui , en s'approchant avec un visage riant pour l'en féliciter : & un des plus célèbres Professeurs que l'Allemagne ait eu dans ce siècle , ayant reçu , d'un de ses collègues , un affront pour le pas , ne résista

---

(a) TISSOT Epistola HALLER.

point à ce chagrin , & mourut peu de jours après.

Ces passions excessives ne s'observent pas tous les jours ; mais ces exemples qui prouvent leur force , nous apprennent combien leurs effets sont funestes. Dans un moindre degré elles ne paroissent pas aussi meurtrieres , & le sont cependant beaucoup ; elles jettent le germe d'une foule de maux de langueurs , qui , se développant ensuite , tuent sans qu'on sache jamais leur vraie origine ; & les grands emplois exposant nécessairement aux passions vives & fréquentes , les Cours doivent être le séjour le plus défavorable à la santé ; plus

le nombre des circonstances auxquelles le bonheur est asservi augmente , plus le bonheur diminue.

§. 24. Cette foule de gens dont l'homme du monde s'entoure , & qu'il croit nécessaire à ses besoins , multiplient réellement ses peines , entravent son repos , & sont pour lui une source constante de défagrémens , parce qu'un bonheur dépendant de tant de volontés qu'on ne régit jamais complètement , trouve autant d'obstacles que de têtes.

L'homme de la campagne , sans ambition , ni d'honneurs , ni de faveurs , ni de vanité , ni presque de richesses , seul artisan

C vj

de son bien-être , n'ayant autour de lui que les siens , ou un petit nombre de domestiques , qui étant ses égaux , pensant comme lui & vivant avec lui , veulent comme lui , ou au moins se prêtent aisément à toutes ses volontés , n'est la victime d'aucune de ces passions destructrices. S'il les éprouve quelquefois , elles sont bien plus foibles & bien plus passageres ; sa sensibilité étant moins grande , il est affecté bien moins fortement ; la perte des personnes qui lui sont les plus cheres , ne le touche presque point ; celle de ses biens ne l'affecte pas beaucoup plus , parce que la pauvreté totale ne change

presque point sa façon de vivre; d'ailleurs il n'est jamais sensible qu'au présent, au lieu que l'homme du monde à toutes les inquiétudes de l'avenir. Son imagination égarée par ses nerfs irrités, lui en fait à chaque instant de chimériques. Une multitude de femmes sont dans l'impossibilité de se bien porter, sans parler des autres raisons, par cette succession continuelle de frayeurs, qui, les jetant à chaque instant dans un état violent, dérangent absolument toute leur économie animale; elles poussent des cris, si la plus légère inégalité du terrain fait pancher leur carrosse un peu plus d'un côté que d'un

autre , pendant qu'un Laboureur qui précède ce bruyant équipage , le laisse arriver sur lui , avant que de tourner la tête & de penser à faire un pas de côté pour l'éviter.

§. 25. Cette grande sensibilité fait que les gens du monde sont aussi les victimes de leurs affections les plus honnêtes ; tout ce qui afflige ou menace les leurs , tous les malheurs de l'humanité , ceux de la vertu , sont pour eux des maux réels qui les troublent souvent plus que les leurs propres , & nuisent essentiellement à leur santé. En un mot , infiniment plus sensibles à toutes les impressions , & exposés à un

beaucoup plus grand nombre que le payfan , il est nécessaire qu'ils en souffrent beaucoup plus.

---

## ARTICLE VI.

*Du sommeil & de la veille.*

§. 26. **L'**INFLUENCE des passions est principalement marquée sur le sommeil , dont la juste longueur , la régularité & la tranquillité , font l'un des plus fermes appuis de la santé. Si l'on fait à cet égard le parallele des riches & brillans citadins avec les habitans de la campagne , l'on trouvera tout l'avantage du côté de ces derniers.

L'heure à laquelle ils se couchent, qui est celle que la nature a désignée, par des caractères sensibles, pour le repos de tous les animaux, & la disposition dans laquelle ils se trouvent au moment où ils s'y livrent, font qu'il n'est pas possible que le sommeil des uns ressemble à celui des autres. Le paysan qui n'a les nerfs irrités par aucune affection de l'ame, & le sang agité, ou l'estomac travaillé par aucune erreur de régime, se couche & s'endort; son sommeil est tranquille & profond, il est difficile de l'en tirer: mais au moment où ses forces sont réparées, il se réveille, il est parfaitement à son

aïse, frais, fort & gai. L'homme du monde agité par les affaires, les projets, les plaisirs, les chagrins, les regrets du jour, échauffé par les alimens & les boissons, se couche avec des nerfs inquiets, un poulx agité, un estomac travaillé par le poids & l'âcreté des alimens, des vaisseaux pleins de suc qui les irritent; l'inquiétude, le mal-aïse, la fièvre se couchent avec lui & le tiennent long-temps éveillé; s'il s'endort, c'est d'un sommeil léger, inquiet, agité, troublé par des rêves effrayans & des réveils brusques. Au lieu de ce bien-être que le laboureur éprouve le matin, l'homme du monde s'é-

veille avec des palpitations , de la fièvre , de la lassitude , de la sécheresse , la bouche mauvaise , les urines ardentes , l'abattement , l'ennui , la mauvaise humeur ; ses forces ne sont point réparées , ses nerfs s'irritent & s'usent , son sang s'épaissit & s'enflamme , chaque nuit prend un peu sur sa santé , & fortifie le germe de quelque maladie.

---

## ARTICLE VII.

### *Les sécrétions & excrétions.*

§. 27. **L**ES sécrétions & excrétions , ou en termes ordinaires , les séparations & éva-

cuations , font des fonctions très-importantes de l'économie animale. La sécrétion consiste dans la séparation de quelques humeurs particulieres dans des organes destinés à cela , d'où elles sont portées dans d'autres endroits où elles sont utiles ; c'est ainsi que la séparation de la salive se fait dans les glandes qui entourent la bouche & qu'elle est portée dans l'estomac ; que celle de la bile se fait dans le foie d'où elle va aux intestins.

Les excrétiens sont ces évacuations qui emportent , hors du corps , le superflu des alimens , ces parties qui ne peuvent point s'assimiler , s'identifier à nos par-

ties & qu'on appelle excréments ; la transpiration , les urines & les felles sont les principales : elles se font d'autant mieux , que les alimens sont plus simples , qu'on vit plus sobrément & plus régulièrement , que le sommeil est plus tranquille , que l'air qu'on respire est plus pur , que le corps est plus exercé , qu'on est moins altéré par les passions ; ainsi il est aisé de comprendre combien ces deux classes de fonctions doivent se faire mieux chez le payfan que chez l'homme du monde.

Des alimens âcres , des boifons échauffantes , des affaifonnemens brûlans , dérangent absolument la fécrétion de l'hu-

meur qu'on appelle suc gastrique & qui se sépare dans l'estomac pour servir aux digestions, épaisissent, durcissent même la bile, obstruent & enflamment ses canaux, donnent des constipations, entretiennent une petite fièvre ; toutes les sécrétions & toutes les évacuations sont dérangées. L'inaction, en agissant différemment, produit à la longue des effets très-semblables, mais ce sont sur tout les passions qui dérangent absolument les fonctions de ces deux classes ; le chagrin, l'ennui, l'inquiétude, l'envie, détruisent, comme on l'a dit, les digestions & les fonctions de la bile, & dès que ces

deux fonctions sont dérangées ; les bases de l'économie animale sont renversées, le sommeil disparoît, la santé se fane, & la porte est ouverte à toutes les maladies chroniques.

§. 28. L'on peut ranger sous l'article des excrétiens les plaisirs de l'amour, & ici tout l'avantage reste encore à l'homme de la nature. Elevé sous les yeux de peres & de meres, accoutumé à une action continuelle, n'étant point livré à l'ennui de l'oïfiveté, à l'abri des lectures dangereuses, éloigné des objets de séduction, il ne connoît le besoin que tard, quand son accroissement étant terminé, l'excédent

de la fanté réveille chez lui ce sentiment que la nature a donné à l'animal pour le porter à créer son semblable après qu'il a lui-même acquis sa maturité ; le désir n'a jamais cette impétuosité qui est plus souvent l'effet de l'imagination que du besoin ; les facilités lui manquent ; ainsi ce plaisir ne va presque jamais chez lui au-delà du nécessaire ( a ), & il contribue à sa fanté au lieu de l'affoiblir : mais chez le jeune

---

( a ) Si le contraire à lieu quelquefois , comme je l'ai vu , c'est chez les jeunes mariés : s'ils se trouvent peu robustes & épousent des femmes qui le soient plus qu'eux , ils s'affoiblissent bien vite & tombent dans un épuisement , avec un peu de toux & de fièvre , qui dégénere souvent en éthisie .

homme de la ville qui se trouve dans des circonstances absolument différentes, les débauches dévançant l'âge de la force, font la cause la plus générale de ses maladies & de son dépérissement à la fleur de son âge.

§. 29. Les habillemens destinés à favoriser la transpiration, font chez les gens du monde une des causes de leur peu de santé, & lui nuisent de plusieurs façons.

Premièrement, ils font ordinairement l'effet d'une ligature, qui, si elle n'est pas générale, porte au moins sur les principaux vaisseaux. Ligatures étroites des pieds, ligatures sous le jaret, au bas-ventre, sous les aisselles,

aisselles , au cou , au poignet , dans tous les endroits où il importeroit que la circulation fût libre.

L'on fait combien les corps baleinés ont détruit de tailles & de santé ; l'estomac & les visceres du bas ventre toujours comprimés , constamment gênés dans leurs fonctions , les font toutes mal , les digestions se perdent , les visceres s'obstruent , les humeurs s'alterent , les malades tombent dans les pâles couleurs & la cacochimie ; l'acide prévaut , la nutrition ne se fait plus , les os s'affoiblissent , leur figure s'altere souvent depuis l'âge de dix ans jusques à celui

D

de dix-huit, & ces mêmes moyens destinés à procurer des tailles élégantes, sont la cause qu'il y en a beaucoup de contrefaites.

Un autre inconvénient des habillemens du monde, c'est que très-souvent les parties qu'il seroit le plus important de couvrir, le sont le moins; les femmes ont la gorge & la poitrine alternativement nues ou très-couvertes; les hommes revêtus par tout ne laissent d'accès à l'air, que précisément sur le milieu de la poitrine, méthodes bien propres l'une & l'autre à endommager cette partie essentielle. Le paysan n'est jamais ferré nulle part, & est toujours boutonné; sa fem-

me & ses filles ne connoissent pas les corps , & ont en tout temps la poitrine également couverte.

§. 30. Les pores de la tête toujours fermés par un mastic gras & farineux , quelquefois ceux du visage par des pomades chargées de particules nuisibles , dont M. DES HAYS a fait connoître les dangers , sont encore des causes qui nuisent en arrêtant la transpiration , qui , étant retenue , reflue sur les organes voisins , & y produit plusieurs maux différens.

La tête inégalement couverte, quelquefois beaucoup , quelquefois point , a aussi son danger ; & les plus petites causes peuvent

D ij

avoir de grands effets sur des sujets sensibles & délicats.

L'usage fréquent des éventails n'est même point indifférent, & il y a long-temps qu'un habile Médecin a averti, qu'en arrêtant la transpiration du visage, ils rendoient la tête chaude & pesante (a); je les crois la cause de beaucoup de maux d'yeux, de nez & de dents, & de beaucoup d'éruptions dartreuses.

§. 31. La sécrétion du lait est encore une des causes des maladies des femmes du monde. Si elles ne nourrissent pas, ce lait s'épanchant, occasionne une in-

---

(a) PLEMPIUS de togator. valetudin. p. 341

finité de maux , presque tous fâ-  
 cheux & rebelles ; parmi lesquels  
 il en est un bien triste , puisqu'il  
 va directement au détriment de  
 la population & dont personne  
 n'a parlé jusqu'à présent ; c'est  
 une espece de paralysie de l'u-  
 terus , suite des pertes laiteu-  
 ses , qui les rend insensibles au  
 plaisir & inhabiles à la généra-  
 tion ; tout comme , épanché sur  
 les intestins , il produit quelque-  
 fois une diarrhée sans sentiment.  
 Si elles nourrissent , sans les soins  
 qu'exige ce nouvel état , elles  
 s'épuisent & tombent dans des  
 maux de nerfs.

§. 32. L'abus du tabac n'est  
 plus , depuis bien des années ,

D iij

une erreur réservée aux gens du premier rang , elle appartient à tous les ordres ; il s'en prend plus dans les antichambres que dans les salons , & beaucoup plus dans les gargottes que dans les assemblées les plus brillantes. Mais l'usage des odeurs soit en poudre , soit en liqueur , est une branche du luxe des toilettes qui a des inconvéniens très-réels , en irritant continuellement le genre nerveux , & en l'irritant si fortement chez quelques personnes , qu'elles tombent en foiblesse , si elles sont obligées de les soutenir long - temps ; il y en a , telle que celle du musc , qui opèrent cet effet plus sûrement que

les autres : mais toutes , quelles qu'elles soient , sont véritablement nuisibles , & devroient être absolument bannies. C'est puer que d'être parfumé , disoit , il y a seize cents ans , MARTIAL ; je ne fais s'il corrigea quelques citoyens de Rome ; mais si l'abus cessa alors , il s'est bien reproduit : un instant de raison le feroit abandonner par toutes les personnes bien constituées , & il feroit réservé à ceux que la nature a disgracié , & qui sont obligés de couvrir par des parfums quelques odeurs désagréables dont ils ont le malheur d'être infectés.

## ARTICLE VIII.

*Maladies les plus fréquentes des gens du Monde.*

§. 33. **J**'Ai présenté fort rapidement les principales différences qu'il y a entre la façon de vivre de l'homme du monde & du laboureur : je dois actuellement indiquer quelles sont les maladies qui résultent le plus généralement de l'action continuée de ces différentes causes ; mais auparavant je ferai remarquer , que ces causes ayant une fois agi sur une première géné-

ration , les enfans qui en naissent , naissent déjà plus foibles , & que le luxe & la mollesse ayant présidé à leur éducation , ces germes de maux qu'ils avoient apporté en naissant , ont été augmentés chaque jour ; leurs enfans s'en font encore plus ressentis , & le mal a dû faire des progrès d'âge en âge. Il y a un pays où les hommes de la Cour sont reconnoissables à la petitesse de leur taille.

Nos peres bien moins forts que n'étoient nos aïeux ,  
 Ont eu pour successeurs des enfans plus débiles.

§. 34. Si l'éducation de l'homme du monde étoit la même que celle du laboureur , si on le ren-

doit fort dès son enfance ; il seroit plus en état en entrant dans le monde , de soutenir les chocs qu'il doit y essuyer ; mais par un abus funeste , on commence à ruiner sa santé dès le moment où il voit le jour , ainsi il lui reste peu de chose à faire pour la perdre tout-à-fait , quand il peut en disposer ; & il est de bonne heure exposé aux infirmités qui sont une suite de cette vie molle & usante , dont les principaux effets généraux sont un dérangement total des digestions , celui de toutes les fonctions des nerfs , toutes leurs maladies , des obstructions , un principe d'âcreté dans les humeurs , & une dispo-

sition habituelle à la fièvre. De ces effets généraux, appliqués aux différens organes, il résulte plusieurs maladies; j'indiquerai fort en abrégé les principales & les plus fréquentes.

§. 35. La première & l'une non pas des plus dangereuses, mais des plus incommodes, c'est cette sensibilité à toutes les impressions de l'atmosphère qui fait que toutes ses variations un peu sensibles, incommodent. L'homme foible, au fond de son alcove, est sûr que c'est le vent du nord qui regne; une insomnie, un mal-aïse général, des douleurs universelles le lui apprennent, pendant que son fer-

de proces D vj

mier qui a déjà été plusieurs heures en plein air, a de la peine à en décider; les brouillards lui donnent la migraine; les temps pluvieux l'oppressent, lui ôtent l'appétit, l'énervent, le rendent malheureux; les temps froids le font tousser, lui donnent des coliques, des crachemens de sang, aux femmes des suppressions, le rendent irascible, emporté, incommode à vivre; & l'on se rappelle que le Chancelier de CHIVERNI, prédit au Président de THOU, que si le Duc de GUISE, irritoit l'esprit d'HENRI III. pendant la gelée, qui le rendoit presque furieux, il le feroit expédier sans forme de procès.

M. BOYLE nous a conservé l'histoire d'une femme de la Cour de Londres , qui étoit si sensible, qu'elle jugeoit d'abord si les personnes qui entroient chez elle , avoient passé dans des quartiers où il y eût beaucoup de neige ; en l'approchant , elles la faisoient souffrir ; ses nerfs étoient irrités par le peu de parties nitreuses dont leurs habits pouvoient s'être chargés , & que la chaleur des appartemens faisoit évaporer & portoit sur leurs voisins. Observation qui prouve ce que l'Auteur d'un nouvel ouvrage très-intéressant vient d'établir , c'est que les particules dont l'air se trouve chargé dans ses différen-

tes variations, contribuent beaucoup aux maux que les valétudinaires éprouvent dans ces différentes époques (a).

La délicatesse dans le moral, n'est quelquefois pas moins excessive, & j'ai vu souvent une femme pleine d'esprit & de raison, mais trop sensible, qui ne pouvoit point voir entrer chez elle des personnes, dont la physionomie ne lui plaisoit pas, sans éprouver un mal-aise marqué, & qui influoit très-sensiblement sur son pouls.

§. 36. Les migraines sont une autre maladie très-fréquente

---

(a) M. l'Abbé RICHARD, histoire naturelle de l'air & des météores,

chez les gens du monde ; elles sont ordinairement la suite d'un vice dans l'estomac ou dans les nerfs, souvent de tous les deux, & c'est une maladie d'autant plus fâcheuse, qu'outré sa violence, qui est quelquefois excessive, si elle devient fréquente & que les intervalles entre les accès soient courts, elle rend tout le genre nerveux d'une sensibilité qui ne permet plus de rien soutenir ; & enfin si après avoir duré plusieurs années elle vient à se déranger on est exposé à des maux plus fâcheux que la migraine la plus cruelle.

J'ai vu des paralyfies, des convulsions, des asthmes, des

crampes d'estomac , des dyfuries très-fortes être la fuite de ces migraines cessantes.

§. 37. Une grande sensibilité dans les yeux , des douleurs dans le fond du globe , une impossibilité de les ouvrir le matin , une légère agglutination des paupieres , un larmoyement trop aisé , une impossibilité de s'appliquer à aucune lecture ou à aucun autre ouvrage , sont encore les suites de ce principe d'échauffement & de sensibilité , qui se retrouve toujours sous différentes formes chez les personnes dont la santé m'occupe actuellement , & sont peut - être augmentées par la grande clarté

des appartemens , par la multiplicité des glaces & des réverbérations , par la fumée même d'un grand nombre de bougies.

§. 38. Un autre effet , peu considérable en lui-même , & si l'on n'y faisoit point attention , mais qui est une source de maux ou par l'inquiétude qu'il donne ou par les remedes qu'on fait pour s'en débarrasser , c'est les boutons qui viennent au visage.

Il font l'effet de ce principe d'âcreté dans les humeurs & de cette irrégularité dans la transpiration , qui font l'appannage des gens de cet ordre ; c'est ce même double principe qui fait aussi éclore cette multitude de

maladies dartreuses , non-seulement au visage mais sur tout le corps , qui sont bien plus fréquentes parmi les gens du monde que chez les autres.

§. 39. La gale , qui est le plus souvent une maladie contagieuse répandue par la mal-propreté , est commune chez le peuple & chez les artisans , rare chez l'ordre des gens propres ; mais les dartres plus rares chez le peuple , qui a le sang naturellement doux , & qui a la gale parce qu'il la gagne par contagion , sont plus fréquentes chez les gens qui sont plus propres , mais qui portent , dans un sang surchargé de parties âcres , un

principe de maladies éruptives toujours prêt à se manifester sous différentes formes , & qui , refluant quelquefois de la peau sur les organes intérieurs , d'autres fois s'accrochant aux organes intérieurs sans s'être auparavant manifesté extérieurement , produit des maux de tête , des toux , des asthmes , des spasmes , des vomissemens , des coliques , des diarrhées , & une foule d'autres maladies , souvent mal traitées , parce qu'on ne fait pas attention à leur véritable cause.

*La Goutte.*

§. 40. L'âcreté goutteuse , fruit des mauvaises digestions , d'une

transpiration irréguliere & souvent d'un sang enflammé, est encore une des maladies réservées aux gens qui se livrent aux excès de la table, aux plaisirs de l'amour, aux veilles, à l'inaction, à toutes les passions, à une forte contention d'esprit; & qui est presque absolument inconnue chez le campagnard.

Malheureusement elle passe des peres qui l'ont méritée à leurs enfans innocens, & quand elle est une fois établie, elle se déracine bien difficilement.

Lorsqu'elle est réguliere elle fait souffrir de temps en temps des douleurs assez vives pour donner des regrets à tout ce

qu'on a fait pour la provoquer ;  
mais les plus grands maux qu'elle  
produise, c'est quand elle ne peut  
pas se fixer , ou quand elle se  
dérange ; dans l'un & l'autre cas,  
errante dans la masse des hu-  
meurs , irritant successivement  
différentes parties internes ou  
externes , elle produit alterna-  
tivement des douleurs , des spas-  
mes , des paralysies , des angois-  
ses , des fièvres , des coliques,  
des obstructions , le calcul , des  
nodosités, un mal-aise continuel,  
une foiblesse habituelle des jam-  
bes , la privation de tout bien-  
être , celle par là même de tous  
les plaisirs ; on n'en goûte véri-  
tablement aucun quand on ne

jouit plus de ce sentiment de fanté, qui est le premier de tous & la base de tous les autres.

*Maladies du poumon.*

§. 41. Le poumon est un des organes qui souffre le plus de cette disposition âcre & inflammatoire de la masse du sang; l'humeur qui en transpire continuellement, étant la même que celle qui transpire par la peau, le même principe d'âcreté qui se trouve dans celle-ci, & qui occasionne les maux décrits §. 38. 39. irritant la membrane intérieure du poumon, y produit des maux bien plus fâcheux, puisqu'ils ont leur siege dans un or-

gane bien plus important ; de là naissent la toux , l'oppression , les asthmes , les chaleurs de poitrine. Si la transpiration externe vient à s'arrêter & à refluer sur le poumon , c'est ce qu'on appelle un catarre ou un rhume , qui attaque également l'intérieur des narines , la gorge , la poitrine , & qui devient souvent une véritable inflammation.

Mais de tous les dérangemens que le genre de vie dont je parle produit dans le poumon , l'un des plus fréquens & des plus dangereux , c'est les tubercules : c'est le nom qu'on donne à de petites tumeurs , depuis la grosseur d'une lentille jusqu'à celle

d'une petite noix, plus ou moins dures, qui naissant dans le poumon, d'abord petites & en petit nombre, deviennent ensuite plus grandes & plus nombreuses. Je donnerai plus bas leur histoire avec un peu plus de détail; il suffit de dire ici, qu'ils sont rares chez le peuple, & une des causes les plus ordinaires de l'étiſie chez les gens du monde. Les mets succulens, l'usage des vins forts ou des liqueurs, & l'abus des femmes, sont trois causes qui ne manquent gueres de les produire quand le poumon est foible. L'on voit des étiſies chez le payſan comme chez les gens du monde, mais elles sont  
souvent

souvent chez lui la suite d'une inflammation de poitrine mal traitée , ou d'un rhume trop négligé.

*Maladies de l'Estomac & des Intestins.*

§. 42. Si l'on passe des organes contenus dans la poitrine à ceux que renferme le bas-ventre, l'estomac se présente le premier, & c'est celui dont les fonctions sont le plus dérangées par ce genre de vie qui caractérise la bonne compagnie. Le dégoût, la faim irrégulière, la mauvaise bouche, les maux de cœur, les aigreurs, les crampes ou spasmes de l'estomac, les vomissemens

E

habituels , la soif , la sécheresse de gorge font des maladies presque inconnues dans les villages , & qui tourmentent le citadin en proportion de ses plaisirs de mode , de sa sensualité , de son luxe ; au lieu que l'agriculteur mangeant à - peu - près tous les jours de sa vie la même quantité , les mêmes mets & aux mêmes heures , ne sent jamais son estomac.

§. 43. Les fonctions des intestins font & doivent être aussi dérangées que celles de l'estomac ; un mal-aise fréquent dans les entrailles , beaucoup de chaleur , de la constipation , du dessèchement , des vents con-

tinuels , des coliques habituelles & sur-tout des hémorroïdes , maladie auffi rare aux champs que fréquente à la ville , font des fympômes dont se plaignent tous les jours les personnes dont je parle , & qui les conduisent peu-à-peu à de bien plus graves.

*Obstructions.*

§. 44. Les autres maladies les plus ordinaires , font les obstructions des différens visceres , sur-tout du foie & du méfentere , auxquelles conduisent nécessairement l'inaction & sur-tout les passions qui , troublant sur le champ l'ordre des fécrétions & sur-tout celle de la bile , font

E ij

qu'elle croupit dans ses canaux ,  
s'y épaiſſit , s'y durcit même ,  
les obſtrue tout-à-fait , & quel-  
quefois devenant véritable cal-  
cul , dont le ſiege eſt plus ordi-  
nairement dans la véſicule du  
fiel que dans le foie , occaſionne  
ces coliques bilieufes atroces ,  
qui dépendent de la difficulté que  
ces calculs ont à paſſer de la  
véſicule dans les boyaux par le  
canal choledoque , & qui , ſi  
l'on n'en détruit pas le principe ,  
rendent la vie très-malheureuſe ,  
& jetant enfin dans des jauniffes  
cruelles , qui finiſſent par une  
hydropiſie incurable , en abrè-  
gent beaucoup la durée.

De toutes les obſtructions du

bas-ventre, celles du foie, & surtout celles de son petit lobe, ou lobe supérieur, sont les plus fréquentes; mais il me paroît que celles du pylore (c'est le passage de l'estomac aux intestins) & du mésentere, deviennent plus communes qu'elles ne l'étoient, & c'est une suite bien naturelle de l'augmentation de dérangement dans les digestions. Des nerfs toujours irrités troublent absolument l'ordre de la circulation, & les gonflemens fréquens des intestins, en comprimant les vaisseaux & forçant souvent les humeurs à croupir, produisent le même effet.

De ces engorgemens joints à

E iij

l'âcreté des humeurs , naissent ces petites fievres qui reviennent si souvent chez plusieurs personnes délicates , qui cedent pendant quelque temps à la diete & à de légers évacuans , & qui ensuite ne cedent plus à rien , mais détruisent insensiblement le malade.

*La Pierre.*

§. 45. La pierre de la vessie est plutôt une maladie attachée à certains pays qu'à certains ordres d'hommes , & je ne la crois pas plus fréquente chez les riches que chez le peuple , excepté chez les goutteux , qui sont même moins sujets à la pierre qu'à la

gravelle dont on peut être fatigué pendant longues années, sans qu'il se forme jamais de gros calculs.

§. 46. Telles sont les maladies qui attaquent plus ordinairement les différentes parties; mais il y en a une autre plus fréquente encore, plus particulière aux gens du monde, plus évidemment l'effet de leurs mœurs, de leurs passions, de leur régime, de leur façon de vivre, ce sont les maux de nerfs.

*Maux de Nerfs.*

Les mauvaises digestions, la nutrition imparfaite qui en est la suite, l'inaction qui nuit à toutes

les sécrétions , sont cause que la matiere des esprits animaux n'est point suffisamment travaillée ; les veilles , les irrégularités de la transpiration , l'âcreté des alimens les rendent âcres eux-mêmes ; les fonctions de tous les visceres se faisant mal , les irritent ; les passions continuelles les bouleversent sans cesse ; ainsi il n'est point étonnant que toutes leurs fonctions se fassent mal , que leur cours soit irrégulier , & que de là naissent cette foule innombrable de maux qui varient chez tous les sujets , qui varient d'un jour à l'autre chez le même sujet , & dont les variations possibles sont , non pas

infinies sans doute, mais sûrement indéfinies ; il faudroit pour les nombrer, assigner le nombre des parties du corps humain qui ont des nerfs, & qui sont assez considérables, pour que leur lésion puisse opérer un effet sensible, & calculer de combien de combinaison ce nombre est susceptible ; la suite des chiffres qui exprimera le résultat de cette opération, fera le nombre possible, je ne dirai pas des maladies de nerfs, on peut les réduire à un assez petit nombre de classes, mais des symptomes nerveux. Ces classes sont, la paralysie ou la cessation d'action ; le spasme ou l'action trop forte &

trop continuée sur une même partie ; la mobilité qui est une facilité trop grande à passer d'une action trop forte à une action trop foible , ou une sensibilité si grande , que la réaction des nerfs est toujours plus que proportionnée à l'action des impressions. Ce sont les symptomes de cette dernière classe qui sont les plus fréquens , & qui rendent si fâcheuse la vie de tant d'hommes à qui tout rit , & qui ne sont malheureux , que parce qu'ils trouvent dans leurs nerfs un obstacle insurmontable au bonheur. La plus légère impression devient pour eux une sensation vive ; ce que leur voisin n'apperçoit pas

même, les affecte fortement; ce qui occasionne chez lui un sentiment légèrement désagréable, leur fait éprouver une douleur aiguë. Dans le moral, tout ce qui ne les flatte pas les déchire; une idée qui n'est pas riante les désespere, & n'étant point maîtres de la chasser, elle se représente sans cesse à leur esprit & les désole continuellement. Tout ce qui ne court pas au devant de leur bonheur, fait leur malheur; par là même, presque tout ce qui les entoure les chagrine, & en est chagriné; la vraie félicité s'éloigne d'eux, & ils ont d'autant moins d'espérance d'en jouir jamais, que leurs volontés &

E vj

leurs goûts ayant la même instabilité que leurs nerfs , les objets de leurs fantaisies , de leurs appétits , de leurs passions , varient quelquefois d'un moment à l'autre ; craignant tout , ne jouissant de rien avec tranquillité , leur vie se passe en effrois & en désirs sans aucune possession tranquille ; tandis que l'heureux cultivateur désire peu , jouit tranquillement & ne craint jamais.

§. 47. Outre les maladies dont je viens de parler , & qui peuvent attaquer indistinctement l'un & l'autre sexe , le genre de vie que j'examine , rend les femmes du monde plus particulièrement sujettes à quelques-unes qui sont

bien plus rares dans les campagnes ; je n'en indiquerai ici que quatre ; l'irrégularité dans les regles , les fausses couches , les suites fâcheuses des couches , & les pertes blanches.

*Irrégularité des regles.*

§. 48. Cette espece de pâles couleurs qui dépend de ce que les regles ont de la peine à s'établir , est assez fréquente à la campagne : on y voit souvent des filles de dix-huit & de vingt ans , qui ne sont pas encore réglées ; il y en a des raisons naturelles qui leur sont particulieres. Il n'en est pas de même chez les personnes qui vivent à la ville & y

menent la vie de la ville ; les regles y paroissent , & les jeunes filles y sont nubiles bien plus vîte qu'aux champs ; quelquefois même beaucoup trop tôt ; parce que ces regles hâtives contribuent souvent à les affoiblir pour toute leur vie , & à jeter chez elles le germe de toutes les maladies de langueur qui peuvent dépendre de ce que les fibres restant trop lâches , les vaisseaux n'acquierent jamais la force qu'ils devroient avoir , & par là même aucune fonction ne parvient jamais à se faire parfaitement bien. Mais si les regles s'établissent tard chez les campagnardes , elles s'y maintiennent bien plus régulière-

( III )

ment ; l'uniformité de leur vie établit chez elles à cet égard le plus grand ordre , & cet ordre contribue beaucoup à leur bonne santé. Ce n'est pas la même chose chez les femmes du monde , dont plusieurs sont sujettes à la menstruation la plus irrégulière , & surtout à de très-fréquens retards sans cause apparente. Souvent la suppression est de deux ou trois mois. Quelquefois il y a de la régularité dans le temps des retours , mais une diminution sensible dans la quantité ; chez d'autres , au contraire , les retours sont trop fréquens , ou les évacuations trop abondantes ; & tous ces états , suites si naturel-

lés de la façon de vivre & surtout des passions , conduisent toujours au mal-aïse , à la langueur , à l'abattement , aux maux de tête & aux obstructions.

§. 49. Non seulement la menstruation est plus irrégulière chez les femmes du monde , mais elles l'éprouvent beaucoup plus douloureusement , & il est aussi commun de trouver chez les jeunes personnes de cet ordre , ces coliques atroces qui précèdent chaque apparition des règles , & vont quelquefois jusqu'aux convulsions , qu'il est rare de les trouver chez celles qui vivent en campagne , & pour qui cette époque n'est point un temps de

languueur comme pour les autres; ainsi on peut hardiment ranger ces coliques menstruelles parmi les maladies des femmes de la ville; elles y font d'autant plus exposées, que leur façon de vivre les rend plus sujettes aux engorgemens & aux maux de nerfs.

*Fausses Couches.*

§. 50. Cette foiblesse dans les fibres de l'uterus qui en rend les évacuations si irrégulieres, entraîne nécessairement plus de dispositions à des fausses couches, par deux raisons: la premiere, c'est que l'adhérence de l'arriere faix est bien plus foible, parce

que la force d'adhésion entre des corps semblables, est toujours proportionnée au degré de densité, ainsi la séparation est bien plus aisée : la seconde, c'est que l'abord du sang s'y faisant fort irrégulièrement, il est quelquefois si considérable, qu'il produit une hémorragie dont la fausse couche est presque toujours la suite, d'autres fois si peu abondant, qu'il est insuffisant à la nourriture de l'enfant ; il se flétrit, les enveloppes ont le même sort, & le détachement suit nécessairement cet état. On peut en ajouter une troisième, c'est la mobilité des nerfs des femmes du monde qui, comme je l'ai dit, les

rend si susceptibles de frayeurs ;  
& les frayeurs sont de toutes les  
causes d'avortement les plus fré-  
quentes. L'on sent par là combien  
cette seule cause doit les rendre  
plus rares chez les campagnardes  
qui ne craignent rien , que chez  
les Dames qui craignent tout , &  
dont cette foiblesse a occasionné  
& occasionne tous les jours le  
dépérissement des plus grandes  
maisons.

Les fréquentes fausses couches  
affoiblissent beaucoup les fem-  
mes , parce qu'elles sont ordinai-  
rement accompagnées de pertes  
très-abondantes qui les épuisent ,  
& ce qu'elles ont de fâcheux ,  
c'est qu'une premiere en entraîne

souvent une seconde , & celle-ci une troisieme ; j'ai vu une femme qui s'est blessée douze fois à trois mois , sans avoir jamais pu passer ce terme.

*Suites de couche.*

§. 51. Si les fausses couches tuent beaucoup d'enfans dans les maisons les plus considérables , les mauvaises couches y tuent beaucoup de meres ou au moins les jettent dans des maladies de langueur qui abregent beaucoup leurs jours , & les rendent stériles après une premiere grossesse.

Ces couches funestes & rendues ordinairement telles par la

complication d'une fièvre putride, de l'inflammation de l'uterus, du lait épanché & des défordres nerveux, sont infiniment plus rares à la campagne, où ce concours de causes ne se trouve pas, & où il est si commun de voir des femmes qui ont eu un assez grand nombre d'enfans sans avoir jamais été obligées de prendre même une once de manne; & si l'on lit plusieurs mémoires à consulter sur la fanté des femmes du monde, on voit très-fréquemment l'origine de leurs maux, remonter à une couche fâcheuse, ou à une fausse couche. Ces époques portent à leur fanté, des coups dont elles ne peuvent point se remettre.

§. 52. Parmi les mauvaises suites de couches les plus fréquentes, il faut compter les ravages du lait épanché ; maladie si rare autrefois , qu'elle est à peine indiquée par les Auteurs qui ont écrit il y a plus de quarante ans , & si fréquente aujourd'hui dans les villes , qu'elle est devenue un des objets principaux de ceux qui , depuis lors , ont traité des maladies des femmes , sans qu'on soit cependant parvenu à en expliquer les causes & les phénomènes d'une façon satisfaisante.

Le changement que la grossesse imprime à l'uterus , influe sur toute la machine , mais

principalement sur les seins ; ils deviennent sensibles , douloureux , ils se gonflent , il s'y forme du lait , quelquefois dès les premières semaines de la grossesse ; & à la fin de cette époque , il est rare qu'il n'y en ait pas une certaine quantité.

Le second , plus ordinairement le troisième , quelquefois seulement le septième ou le huitième jour , il s'y porte avec une bien plus grande abondance , & cette opération est assez sensible pour occasionner une fièvre , quelquefois très-forte , & qui se compliquant à d'autres causes , peut devenir dangereuse. Si ce lait déposé dans les seins en est

tiré, toutes les fois qu'ils sont remplis, par l'enfant auquel la nature l'avoit destiné, il continue à y abonder, & l'on n'a rien à craindre de ses désordres; il peut couler pendant plusieurs années, & le seul danger auquel il expose, c'est à l'épuisement. Le lait se forme du chyle dont il conserve encore la plupart des caractères; ainsi la nourriture de l'enfant se prend sur celle de la mere; & si celle-ci n'a pas plus d'appétit, pendant qu'elle nourrit, il faut nécessairement qu'elle s'épuise, ce qui arrive tous les jours, & jette beaucoup de femmes dans la langueur & les maux de nerfs.

Mais

Mais si ce lait, qui paroît quelquefois se former dans les vaisseaux, avant que d'être porté aux seins, ne s'y dépose pas, ou si après s'y être déposé, il reflue dans la masse des humeurs, il y opere comme un corps étranger, qui est incapable de s'affimiler au sang (a), il agit comme irritant

---

(a) Les épanchemens de lait, les dépôts laiteux, les évacuations laiteuses sans qu'il ait jamais paru de lait au sein, porteroient à penser que l'état de grossesse fait sur les vaisseaux un tel changement, qu'ils operent celui du chyle en lait sans l'intervention des seins; cette action seroit difficile, peut-être impossible à expliquer, ce qui ne seroit pas un titre pour la rejeter: mais ne pourroit-on cependant pas croire, avec plus de vraisemblance, que lors même qu'on n'a point apperçu de lait dans les seins, il y en a ce-

F

& produit une fièvre quelque-fois très - violente , d'autres fois plus modérée , mais qui ne cesse jamais entièrement que le sang

---

pendant réellement eu , mais en petite quantité , & que ne s'étant point fait jour par les vaisseaux excrétoires , il a repassé dans les vaisseaux ; qu'il a agi sur la partie avec laquelle il a le plus d'analogie , qui est le chyle ; qu'il se l'est assimilé , en a fait un vrai lait ; que ce premier chyle , devenu lait , a agi sur un nouveau , & qu'ainsi la plus grande partie du chyle s'altère & devient vrai lait , sans être jamais portée au sein ; ce qui explique très - bien tous les désordres produits par cette humeur chez des femmes qui n'ont jamais eu l'apparence d'en avoir ; ce qui n'est pas rare ; ce sont même souvent les plus dangereusement malades.

Il y auroit beaucoup d'expériences curieuses à faire ; premièrement , pour s'assurer exactement des caractères du lait & du chyle

ne se soit débarrassé de cette humeur à laquelle il ne peut pas s'allier, & qui paroît agir comme feroit une injection légèrement acide.

§. 53. On peut ranger sous trois classes les effets de ce lait ainsi épanché ; ou il reste dans les vaisseaux, ou il s'évacue par

---

dont on a bien assigné les ressemblances ; mais non pas les dissemblances ; secondement, pour connoître les effets du lait injecté dans les vaisseaux ; on procureroit des épanchemens artificiels de lait, & on observeroit les effets qui en résulteroient ; peut-être qu'on verroit des fievres laiteuses, des évacuations du même genre, des dépôts ; des suppurations, des convulsions, des paralyties, des caries, des luxations, & tout l'appareil effrayant des symptomes qu'on observe chez les accouchées.

F ij

quelque couloir naturel , ou enfin il forme un dépôt sur quelque partie interne ou externe.

Quand il reste dans les vaisseaux , il entretient une fièvre continue , qui devenant fièvre lente , accompagnée ordinairement d'une petite toux sèche & d'une aridité de la peau plus grande qu'on ne la trouve ordinairement dans les autres fièvres lentes , détruit toutes les fonctions , & conduit à la mort.

§. 54. Les voies par lesquelles le lait s'évacue le plus ordinairement , sont , l'utérus , les selles & les urines.

L'on voit souvent que dès que les pertes rouges diminuent ,

elles sont remplacées par une perte blanche absolument laiteuse , dont j'ai indiqué plus haut §. 31. un des dangers. Un autre plus fréquent , c'est de laisser des pertes blanches.

§. 55. La seconde voie par laquelle le lait sort , c'est les intestins : il n'y a point de Médecins ni d'Accoucheurs qui n'aient vu très-fréquemment , dans les couches , des felles véritablement laiteuses ; quelquefois le lait paroît très-bien conditionné , d'autres fois légèrement altéré.

J'ai vu 77 felles dans 24 heures qui ne paroissent absolument que du lait , & dont le

total pouvoit monter à vingt-quatre ou vingt-cinq pintes ; l'odeur qui s'en exhaloit étoit exactement celle du lait aigri ; les jours suivans , cette évacuation abondante , qui affoiblit prodigieusement la malade , & l'auroit tuée si elle avoit continué avec la même violence , diminua très-considérablement , mais elle dura cependant plus de six semaines ; & j'en ai vu souvent , mais moins abondantes , durer plus long-temps.

§. 56. Les urines sont une troisieme voie par laquelle le lait s'évacue souvent très-abondamment. J'ai vu des femmes en rendre , de temps en temps ,

par cette voie , plus de six mois après leurs couches , & c'est celle qui les affoiblit le moins & qui a le moins de danger.

§. 57. Il est plus rare que le lait s'évacue par les vomissemens que par les selles. J'en ai cependant vu rendre quelquefois par cette voie , & deux fois ces vomissemens ont été des crises salutaires qui retirèrent les malades des portes du tombeau.

§. 58. On ne sue point le lait sous sa forme naturelle comme on le rend par l'utérus, les selles, les urines ou les vomissemens, mais la sueur est cependant une des évacuations par lesquelles il se dissipe souvent. D'abord,

F iv

il est certain qu'une sueur abondante à la fin de la fièvre de lait est ce qui peut mettre la malade le plus à l'abri de tous les ravages occasionnés par le lait; & cette même sueur établie dès le premier jour des couches, diminue sensiblement cette fièvre, tant il est vrai qu'elle soustrait une partie de sa cause; vérité dont on ne permet pas de douter l'odeur & l'état des linges dans lesquels on sue. Ils acquièrent souvent, en séchant, une roideur qui prouve évidemment qu'ils sont imbibés d'une humeur plus épaisse que la simple sueur ordinaire.

§. 59. Quelquefois le lait se

reporte aux seins , & c'est la crise la plus favorable ; je les ai vu se remplir au bout de sept semaines , couler abondamment , & tous les accidens que la malade éprouvoit se dissiper. Il y reparoit même au bout de plusieurs mois , & j'ai sous les yeux , des femmes chez qui cette alternative de lait aux seins & de langueur s'est soutenue pendant très-long-temps.

§. 60. Après ces premiers temps de la couche passée , il arrive encore quelquefois que quand on est parvenu à diminuer cette fièvre laiteuse lente , dont j'ai parlé §. 54. qui est accompagnée d'une si grande sèche-

resse, la peau s'humecte un peu, & enfin vient à laisser couler une sueur assez abondante qui est une crise favorable, mais jamais complete, & au secours de laquelle il faut en appeller d'autres.

§. 61. Quelquefois la nature essaye cette crise & ne l'opere pas, mais porte seulement le lait à la peau; c'est ce qui forme ces maladies qu'on appelle éruptions laiteuses, qui se masquent sous différentes formes, & se fixent dans différentes parties: tantôt ce sont des furoncles qui se succedent continuellement, d'autres fois des panaris, qui sont une espece de furoncles,

souvent des dartres , des gales ,  
 d'autres fois de simples suinte-  
 mens plus ou moins abondans ,  
 aqueux ou purulents , plusieurs  
 autres maux qui , quelques for-  
 mes qu'ils prennent , sont sou-  
 vent très - longs , si on ne les  
 traite pas bien dès les commen-  
 cemens.

Le mal paroît quelquefois en-  
 dormi , la malade se croit gué-  
 rie , & au bout de quelques se-  
 maines il reparoît avec une nou-  
 velle vigueur ou sous une nou-  
 velle forme. J'ai été consulté par  
 une femme qui , dans l'espace  
 de trois ans , avoit perdu à dif-  
 férentes reprises plusieurs ongles,  
 & plusieurs fois les mêmes , tou-

jours assez douloureusement ; en les comptant elle en trouvoit vingt-trois tombées & renouvelées.

§. 62. La troisieme terminaison du lait épanché est ce qu'on appelle proprement dépôt lacteux, dont M. Puzoz, à qui on doit un excellent ouvrage françois sur les accouchemens, a le premier traité avec une juste étendue, & de la façon la plus satisfaisante. Les vaisseaux continuellement irrités par le lait cherchent à s'en débarrasser, comme quand ils sont infectés par l'humeur de la goutte, de la petite vérole, de la rougeole, de la peste, &c. Quand l'éva-

cuation ne peut pas s'en faire par les couloirs, dont j'ai parlé dans les §. précédens, il s'en fait un dépôt sur quelques parties, comme il arrive souvent que dans une fièvre aiguë la nature fait un dépôt de l'humeur irritante sur quelque organe, & ce dépôt est un bien ou un mal suivant l'importance de la partie sur laquelle il se fait.

Il en est de même des dépôts laiteux; on a vu que si ce lait épanché ne se sépareroit pas de la masse des humeurs, il entretenoit une fièvre qui conduisoit à la mort; mais s'il se dépose sur quelque organe essentiel, tels que le cerveau ou le poumon,

comme cela arrive quelquefois dans les dix ou douze premiers jours de la couche , la malade périt promptement. Après cette époque , il est plus rare que le dépôt se fasse sur ces organes ; il se fait alors ou dans quelques parties du bas ventre & principalement du bassin , ou extérieurement , & plus souvent sur les extrémités inférieures qu'ailleurs. Je l'ai vu se déposer sur le mésentere , sur les ovaires , fréquemment au pli de la cuisse , quelquefois à son articulation , dans les interstices des muscles même de la cuisse que j'ai vu d'une grosseur triple de sa grosseur ordinaire , avec des douleurs

atroces , sur la jambe , sur les graisses qui entourent les seins , au bras , &c.

§. 63. Au moment où ces dépôts commencent , l'irritation étant moins générale , la malade se sent un peu mieux & la fièvre diminue : mais bientôt l'engorgement occasionnant des douleurs plus ou moins vives , quelquefois atroces , le dépôt n'étant pas complet , ou une partie de l'humeur déposée repassant dans la masse du sang , il se reproduit une nouvelle fièvre , toute aussi forte , souvent accompagnée d'accidents plus graves que la première , & les malades tombent dans l'état le plus triste qui

dépend des douleurs , de la lésion des fonctions produites par la tumeur , de l'irritation du genre nerveux , de la fièvre & des nouveaux dépôts d'une partie de l'humeur repompée qui , se portant sur différentes parties , occasionne les accidens les plus fâcheux , & souvent les plus singuliers , dont l'histoire offre des détails immenses qui n'appartiennent pas à un ouvrage qui n'est point destiné aux Médecins , & dont le but principal n'est que de faire connoître aux malades les maux auxquels leur genre de vie les expose.

§. 64. Ceux que je viens de décrire, les irrégularités de mens-

truation , les suites funestes de couches & le lait épanché , maladies aussi fréquentes chez les femmes du monde , que rares à la campagne , ont leur source évidente dans cette irrégularité de sécrétions qu'on a vu plus haut être l'effet de leur genre de vie ; dans ce principe d'âcreté & de disposition inflammatoire qui existe toujours dans leur sang ; dans les amas de matières échauffées qui brûlent toujours leurs entrailles ; dans cette mobilité du genre nerveux qui est toujours prête à troubler les fonctions & les évacuations ; enfin , dans ces altérations continuelles de l'ame qui chan-

gent sans cesse l'état du corps ; ce sont ces mêmes causes qui rendent souvent les maladies aiguës des personnes de cet ordre, si irrégulières, si compliquées, si difficiles & si longues.

§. 65. Les pertes blanches sont une autre maladie presque absolument inconnue aux paysannes, & très-ordinaires chez les femmes des rangs supérieurs.

(a) Leurs variétés, leurs effets multipliés, leurs causes différentes n'entrent pas dans mon plan, & je me borne à trois observations générales ; l'une, c'est que l'abattement presque continuel,

---

(a) M. MALOUIN dit, qu'elles sont plus fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

la foiblesse, la disposition à la tristesse, le sentiment fréquent d'angoisse au creux de l'estomac, celui de pesanteur & de foiblesse aux reins, le dégoût, la pâleur, la maigreur, les yeux abattus, sont les symptomes les plus ordinaires de cette maladie: la seconde, c'est qu'elle peut dépendre des causes les plus opposées; que si elle dure long-temps, elle ruine absolument la santé, & conduit ordinairement à tous les maux de nerfs; enfin, que quand on n'y remédie pas de bonne heure, elle devient très-difficile à détruire: la troisième, c'est que de toutes les maladies dont j'ai parlé, c'est celle qui est

le plus sûrement & le plus certainement l'effet de ce genre de vie irritant & usant, dont j'ai déjà fait si souvent sentir le danger.

---

ARTICLE IX.

*Remedes.*

§. 66. **U**Ne santé aussi foible, aussi opposée au bonheur, qui rend les jours si fâcheux, qui en abrege la durée, qui rend malheureux tout ce qui nous entoure, qui détruit la population, qui infecte les enfans d'un germe de langueurs & de maux, est un objet sans doute bien digne de l'attention des Médecins, mais

seule elle seroit très-inefficace; ce n'est point par quelques recettes que le mal peut se guérir, & c'est ici où le concours du malade est de la plus grande nécessité. Il faut qu'il sente son mal, qu'il ait la volonté d'en guérir, & une volonté assez forte, pour le déterminer à renoncer aux causes de sa maladie en changeant son genre de vie. Mais que cette proposition n'allarme & ne révolte pas; je ne pense point à une réforme devenue impossible, & qu'il seroit par là même ridicule de proposer.

Je n'invite point à vivre comme les Sauvages, qui, livrés la plupart à une indolence stupide,

dont ils ne sortent presque que pour chercher leur proie ou assouvir leur vengeance , menent plutôt la vie de l'animal carnassier que celle de l'être raisonnable , & sont bien éloignés de ressembler à ces portraits de fantaisie tracés par des voyageurs romanesques & peut-être un peu misantropes , qui se sont plu à humilier l'homme civilisé en embellissant l'homme sauvage , qui ont peut-être cru acquérir plus d'importance en relevant le mérite des peuples chez lesquels ils avoient vécu ; ou enfin , qui ont pris pour la suite de l'esprit des nations , quelques beaux traits particuliers qui ne prouvent

rien en faveur de la généralité.

Je ne pense pas non plus à rappeler à la vie du laboureur, quoique je la croie plus heureuse dans le fait que celle de l'homme du monde; mais deux classes de plaisirs bien vifs, celles qui ont leurs sources dans la culture de l'esprit & dans l'exercice du sentiment, sont presque perdues pour lui, & doivent concourir puissamment à augmenter la félicité de l'homme qui en jouit; ainsi, si l'homme du monde, qui peut se les procurer, est moins heureux que l'homme des champs, c'est par sa faute, il devrait naturellement l'être davantage; mais il est si mal-adroit, qu'il a conf-

LIBRARY



truit l'édifice de ses plaisirs de façon, qu'il est devenu la fabrique de ses peines.

§. 67. Le premier changement qu'on pourroit lui proposer pour améliorer son état, seroit donc de s'étendre sur ces deux classes de plaisirs qui sont en sa puissance, & ce doit être l'objet des soins de l'éducation dont le grand but est de faire connoître à l'homme les vraies sources de son bonheur, & les chemins qui y conduisent.

Les grandes qualités, les grandes vertus, les agrémens de la société, les charmes de l'esprit & de la figure devoient, dans l'ordre naturel des choses, se trouver

trouver chez les hommes les plus éduqués ; mais qualités , vertus , agrémens , charmes , tout est détruit par une mauvaise fanté.

Il a tout , il a l'art de plaire ;  
Mais il n'a rien s'il ne digere.

M. DE V.

La raison même est souvent rendue inutile par un état maladif.

Eh ! dans un corps mal-fain qu'importe la raison ?

C'est un cocher adroit assis sur le timon  
D'un char tout fracassé sans soupente  
& sans roue ;

C'est un pilote expert sur un vaisseau sans proue.

Dans un homme souffrant l'esprit n'a point d'effort

Le mal , le mal l'enchaîne. . . . .

Epit. à MONTULÉ,

G

Des nerfs toujours irrités par des humeurs toujours irritantes, en déranger l'harmonie des organes & en ôtant au corps sa vigueur, tuent l'ame, qui est si dépendante de l'état de son enveloppe, que tout ce qui déranger l'économie de l'un, altere absolument la façon de penser de l'autre;

Ce rayon lumineux de l'essence suprême;  
Uni avec nos sens, croit, s'affoiblit comme eux.

Et cette observation constatée par l'expérience des siècles, impose sans doute à chacun la loi la plus formelle de veiller avec soin à la conservation de sa propre santé; mais cette loi acquiert

plus de force à mesure qu'on remplit un rôle plus nécessaire , qu'on est ou qu'on se croit plus important.

§. 68. Un autre changement , sur lequel on doit nécessairement , ou se borner à un énoncé général , ou entrer dans des détails immenses , c'est de se soustraire à toutes ces causes qui tuent sans augmenter le moins du monde le bonheur ; c'est de savoir apprécier tout ce qui est plaisir de mode & d'abus , & de le distinguer de ce qui est vrai plaisir ; c'est de ne pas risquer de s'affujettir pour toujours à des incommodités réelles , afin d'en éviter dans le moment une très-légère ;

c'est enfin , d'apprendre à calculer , & à faire le bilan de tous ces plaisirs imaginaires qui en portent le nom , sans en être , & au milieu desquels , il faut sans cesse se dire en bâillant , cela est bien amusant. Les plaisirs entrent dans l'ordre éternel des choses , ils existent invariablement ; il faut pour les former de certaines conditions dans l'objet qui les goûte & dans celui qui les procure ; ces conditions ne sont point arbitraires , la nature les a tracées , l'imagination égarée ne peut point en créer , & l'homme le plus passionné pour les plaisirs , ne pourroit mieux réussir à augmenter les siens qu'en renonçant

à tous ceux qui ne portent pas cette empreinte de la nature.

§. 69. Je ne propose point à l'homme logé au milieu d'une ville, (& si les villes font un mal il ne finira point), qui a un trajet très-long à faire pour aller respirer l'air de la campagne, & qui ne sauroit à quoi s'y occuper, d'aller y passer toute la journée; mais je l'invite à ne pas s'imaginer que le grand air lui est nuisible, qu'il ne peut sortir que dans une maison bien fermée & mollement roulante; je ne veux pas qu'il croie que le pavé bleffera ses pieds; que les cahots d'une voiture ordinaire lui feront beaucoup de mal, & qu'en ne se

servant que des plus douces , il se prive du seul mouvement auquel la nécessité d'aller chercher les plaisirs l'oblige.

Premièrement , en renonçant à l'air & à l'exercice , il ruine sa santé : mais de plus , en cherchant à se dispenser de tout ce qui ne fait pas une impression agréable , on n'y gagne rien , parce que la sensibilité augmentant continuellement , les impressions les plus légères augmentent de forces relatives , & font alors au moins le même effet fâcheux que les plus vives faisoient auparavant ; on vient à tout craindre , & l'on ne peut pas tout éviter ; ainsi on fait un mauvaïse

spéculation , & les petites choses alterent bien plus une fanté très-délicate , que les grandes n'alterent une fanté forte. Plus on cherche à se soustraire aux impressions des agens dont la nature nous a environnés , & à l'action desquels elle a voulu nous exposer , parce qu'elle est nécessaire à notre constitution , plus on en est incommodé. Les Sybarites chasserent les coqs de leur ville , pour qu'ils ne les réveillaissent pas , & le pli d'une rose les empêchoit de s'endormir. Quand on ne court la poste que dans un lit , on ne dort plus dans une alcove , & celui qui ne s'expose plus au plein air , & qui ne fort plus de

son appartement quand le vent du nord souffle , vient à en être incommodé même dans son lit , & à être affligé de voir entrer son ami , qui en ouvrant la porte , a fait couler un torrent glacé sur ses jambes. L'on a dit , avec raison , « la mollesse s'accroît » d'elle-même ; quand on s'imagine aujourd'hui être incommodé de ce qui n'incommode personne , on le fera demain de ce qui n'incommodoit pas aujourd'hui ; à la fin on ne trouve plus que des situations pénibles ; les nouveaux besoins qu'on s'impose , sont de nouvelles peines qu'on se prépare , & l'on est toujours malheureux ,

» parce que quand les besoins  
 » n'ont point de fin , le bonheur  
 » n'a point de commencement ».

§. 70. Je ne crois pas nécessaire que l'on se couche avec le soleil , pour se bien porter ; je ne voudrois pas que la société se fermât au moment où l'homme de société , occupé pendant le jour , peut commencer à en jouir ; on peut , sans dangers , veiller quelques heures , depuis que l'agriculteur , fatigué d'un travail pénible , se repose ; mais je voudrois que l'homme du monde ne s'imaginât pas qu'il ne peut être heureux qu'en bouleversant l'ordre de la nature , & en faisant de la nuit le

jour ; qu'il ne crût pas au-deffous de lui, d'être éclairé par le même flambeau qui éclaire l'univers; qu'il n'imaginât pas qu'il ne peut y avoir de plaisir pour lui, que quand le reste de la nature dort; qu'il ne prît pas pour son heure favorite celle du méchant qui veut être ignoré, ou de la bête féroce qui attaque sa proie dans l'ombre des ténèbres. Les plaisirs sont de toutes les heures, & il n'est point nécessaire pour s'amuser que le soleil ait fini sa carrière; le croire, ou paroître le croire autrement, c'est vouloir se distinguer par une petitesse; les plaisirs seront d'autant plus vifs, & l'on en jouira d'au-

tant plus long-temps , qu'on les placera aux heures où ils nuisent le moins à la fanté , & , l'on ne peut trop l'inculquer , il n'est point égal de veiller fort avant dans la nuit pour se lever ensuite très-tard. Cette habitude qui nous prive de la jouissance de l'air pur , & nous réduit à l'air étouffé d'une alcove pendant la plus grande partie du jour , & qui nous borne à ne respirer , pendant la nuit , qu'un air de chambres remplies de mondes & de bougies , est nécessairement funeste à la fanté. Sans rien prendre sur la durée des plaisirs , qu'on en place donc mieux le temps , qu'on se rapproche un peu de la marche in-

diquée par la nature , & l'on fera  
 sûr d'y gagner.

§. 71. Je ne veux point ré-  
 duire le citadin opulent à vivre de  
 pain bis , de laitues & de choux ;  
 ces alimens demandent des or-  
 ganes fortifiés par l'exercice &  
 par le plein air ; celui des villes  
 plus épais que celui de la campa-  
 gne , anime moins l'appétit &  
 aide moins les digestions ; il rend  
 nécessaires des alimens un peu  
 plus favoureux & moins pesans  
 que ceux du robuste manoeuvre.  
 L'inaction du riche désœuvré ne  
 lui permettroit point de vivre de  
 lard , de pois & de feves ; ces  
 alimens croupiroient sur son esto-  
 mac , & lui feroient tous les

maux ; ainsi je suis bien éloigné de vouloir astreindre au même régime des hommes qui menent des genres de vie si différens ; il doit nécessairement y avoir une différence analogue dans leurs alimens : mais entre les alimens grossiers du laboureur , & la cuisine succulente & desséchante du citoyen brillant , il y a un juste milieu compatible avec la santé , & qui réunira la légéreté , la délicatesse & le goût agréable : l'on doit d'ailleurs placer ici la même réflexion que j'ai fait plus haut en parlant de l'air , c'est que plus on recherche les sensations exquisés , plus on s'en éloigne ; les organes deviennent

difficiles à mesure qu'on les flatte; ce n'est qu'en restant dans une juste simplicité qu'on peut s'affurer de goûter un plaisir constant; le buveur d'eau la trouve toujours bonne; l'homme qui veut des vins piquans est toujours dans le cas d'en désirer de nouveaux; les organes toujours irrités par des alimens & des boissons âcres, deviennent calleux; leur sentiment s'éteint; de là, leur indifférence pour tout ce qui n'est pas piquant & extraordinaire; de là, la nécessité de se nourrir d'alimens & de s'abreuver de boissons nuisibles, & enfin, quelquefois l'impossibilité de se nourrir, parce que la fin de

cette façon de vivre est souvent un dégoût total, dont on est à l'abri avec un régime plus simple, qui est celui que doivent s'imposer ceux qui sont les plus sensibles aux plaisirs de la table; tout est affaire de calcul, je l'ai déjà dit, on ne calcule pas assez; en calculant un peu plus, chacun augmenteroit considérablement la somme de ses momens heureux, & l'ordre général y gagneroit.

§. 72. J'ai fait voir plus haut les dangers des passions, je ne toucherai point ici à la partie pratique de cet article, elle n'est plus de mon ressort; le Politique s'en fert, le Moraliste les

réforme , le Médecin se borne à en observer l'influence sur la santé , & à en corriger les finistres effets : malheureusement cela est bien difficile , sur-tout aussi long-temps que la cause subsiste ; on n'éteint point un incendie au milieu d'un orage ; l'on ne fixe point un vaisseau sur une mer agitée par la tempête , & l'habileté du pilote ne l'empêche point de chasser sur ses ancres ; mais l'incendie est moins violent s'il y a moins de matieres grasses & seches ; le naufrage est moins à craindre , si la carcasse du bâtiment est bien faite , & la cargaison bien distribuée. Il en est de même de l'homme dont

l'état est d'être agité par les passions , si tant est que la nécessité de cet état existe ; il en sera bien moins affecté si sa santé est ferme & robuste , sa fibre forte , ses humeurs douces , ses nerfs fermes. Les passions nuiront donc bien moins à celui qui ne commettra point d'erreurs de régime ; je dis plus , il se trouvera dans les mêmes circonstances , & aura bien moins de passions , parce que la passion n'étant qu'une affection vive , & la vivacité des affections dépendant de la sensibilité du genre nerveux , celui chez qui cette sensibilité est malade , éprouve des affections très-fortes pour des causes



très - légères ; ce qui n'eût été pour lui qu'un événement ordinaire & très indifférent ; s'il s'étoit bien porté , lui paroît une affaire très-considérable & très-fâcheuse.

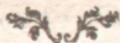
§. 73. L'homme appelé à passer ses jours dans le fein des villes , où il est occupé de soins importans , ne peut pas se donner autant de mouvement que celui qui vit aux champs ; il sent souvent que ce genre de vie sédentaire lui nuit , & en connoît les dangers sans pouvoir l'abandonner , il est plus à plaindre qu'à blâmer : mais ce qu'on a de la peine à comprendre , c'est que tant de gens , complete-

ment désœuvrés, à qui leur oisiveté même est à charge, qui ne sont occupés qu'à en tromper l'ennui, & qui ne peuvent point ignorer les avantages & la nécessité de l'exercice, soient parvenus à ce degré l'indolence qui les porte, non seulement à y renoncer, mais à le craindre, & à se priver par là du moyen le plus agréable & le plus sûr de diminuer le danger de plusieurs erreurs de leur conduite. Il est le conservateur le plus certain de la force & de la santé, & toutes les personnes qui ont le temps de s'occuper de la leur, devroient se faire une loi de donner tous les jours, au moins deux

heures , à des promenades à pied , en voiture , ou à cheval dont le mouvement est le plus salutaire. Il seroit à souhaiter qu'on fit contracter aux jeunes filles du monde l'habitude d'y monter , & qu'il y eût dans les grandes villes une Académie destinée uniquement à les instruire dans cet art. Non seulement la santé , mais la beauté même , y gagneroient infiniment.

§. 74. Le dérangement des sécrétions dépendant de toutes les autres erreurs de régime , elles se feront mieux à mesure qu'on commettra moins de ces erreurs ; & quand on respirera un air plus pur , qu'on se nour-

rira d'alimens plus seins , qu'on s'exercera davantage, qu'on dormira mieux , qu'on fera moins agité par les passions , l'ordre dans les évacuations se rétablira nécessairement. Leur marche est le barometre de la santé , elle en suit l'ordre & les irrégularités; ainsi je n'ai rien de plus particulier à en dire , & après ces observations générales sur les changemens à faire dans le genre de vie pour prévenir les dérangemens de la santé , je passe à celles qui me paroissent les plus indispensables sur les moyens de la rétablir quand elle est altérée.



---

ARTICLE X.

*Moyens généraux de remédier aux principales maladies.*

§. 75. **L**A délicatesse de tempérament , que j'ai défini plus haut , étant le premier des maux des personnes du monde , leur étant presque commune à toutes , elle doit être le premier objet des soins des Médecins. Elles seroient bien moins sujettes aux maladies , si on leur ôtoit cette facilité à être dérangées par toutes les impressions , qui est le caractère de cette délicatesse , dont il est bien important de s'occuper un instant.

§. 76. Elle dépend principalement des trois causes que j'ai déjà indiquées ; une fibre trop foible , des nerfs trop sensibles , une transpiration trop susceptible de variations ; & comme très-souvent les deux dernières sont les suites de la première , la principale indication du traitement , dans la plupart des cas , c'est de fortifier les fibres. Je ne parle que des cas , dans lesquels la délicatesse est l'objet essentiel & non point l'effet d'une maladie de langueur ; toutes la produisent quand elles ont duré quelque temps.

§. 77. Comme ce germe de délicatesse existe souvent dès la naissance , c'est aux soins de l'é-

ducation à la détruire. Les détails qu'exigeroit cet article important, pourroient faire un volume ; je les réduirai ici à quelques regles générales, qui sont les mêmes qu'on trouve dans plusieurs ouvrages sur cette matiere, mais qu'il est utile de rappeler de temps en temps. On lit peu les anciens livres, & l'avantage des nouveaux, lors même qu'ils ne renferment aucune idée neuve, c'est de remettre sous les yeux les vérités utiles, mais oubliées.

§. 78. Les moyens que l'expérience a prouvé être les plus propres à fortifier les enfans qui paroissent être nés foibles, sont les suivans. 1<sup>o</sup>.

1°. On doit leur donner une nourrice bien saine & assez abondante, pour que le lait seul puisse suffire pour tout aliment, au moins pendant un an. Quand cela est impossible, & qu'on est obligé de donner d'autres nourritures, il faut également continuer à donner du lait, qui est, sans aucun doute, l'aliment le plus propre à donner des forces & une santé ferme à l'enfant le plus délicat.

2°. Aussi long-temps que l'enfant vit de lait de femme, on lui permet d'en prendre autant qu'il en veut, & qu'il en peut avoir; mais dès qu'il passe aux autres mets, il est très-important d'em-

H

pêcher qu'il ne s'accoutume à en prendre trop. Une bonne digestion est indispensablement nécessaire à quelqu'un qu'on veut fortifier, & les seuls remedes fortifiens sont ceux qui la rétablissent ; mais elle ne peut jamais être bonne, sur-tout chez un enfant délicat, sans une grande sobriété à laquelle on ne peut, par là même, donner trop d'attention ; & si toutes les personnes chargées de l'éducation des enfans savoient ou vouloient les observer, ils se convaincroient tous les jours par eux-mêmes de ses bons effets. Il ne faut pour cela que comparer le bien-être, l'agilité, la vivacité, la gaieté, la

force, le sommeil doux, dont ils jouissent après avoir mangé sobrement, avec le mal-aise, l'appesantissement, l'ennui, la mauvaise humeur, la foiblesse, le sommeil inquiet, qu'ils éprouvent après avoir trop mangé; & il est aisé de comprendre quels effets ce dernier état, souvent répété, doit avoir sur la santé: mais ce qui est encore plus triste, c'est que ses effets moraux sont également funestes. Dans cette situation pénible, occasionnée par le travail qu'éprouve un estomac surchargé, les facultés de l'enfant sont accablées, il comprend difficilement & mal, il ne retient rien; incapable d'ap-

H ij

plication , elle le peine & il s'en dégoûte ; ses nerfs affectés désagréablement , ne sont susceptibles d'aucune impression douce , tout lui paroît fâcheux , tout l'irrite , il n'éprouve que des affections dures , son ame se ferme à la vertu & son cœur aux sentimens honnêtes , qui se sement sans soins , & germent avec rapidité chez l'enfant que le bien-être , qui fuit la sobriété , dispose à toutes les sensations heureuses.

3°. Il n'y a pas moins d'attentions à observer dans le choix des alimens , que dans leur quantité.

Le lait de vache , s'il n'y a point de disposition aux obstructions & à la nouïre , est un des

meilleurs. Il a cependant un inconvenient, mais il est aisé de le prévenir ; c'est que si l'on en fait vivre trop long-temps, sans autre aliment, les intestins conservent souvent, pendant plusieurs années, de la foiblesse & une espece de relâchement.

Les graines farineuses, sur-tout le riz, le froment, & le maïs fraîchement moulu ; les légumes, principalement toutes les racines tendres & délicates ; les panades avec du pain recuit, un peu de chicorée, quelques potages au bouillon, font, après le lait, la nourriture qui leur convient le mieux. On peut aussi leur donner quelquefois des œufs à la

coque très-peu cuits , s'ils les aiment, & mêler de temps en temps quelques cuillerées de chocolat à leur lait. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, rarement plutôt, on leur permet un peu de viande tendre à dîner , mais point à souper , qui doit être toujours très-léger. Le pain, pris en quantité , nuit aux personnes délicates , dont l'estomac est foible , & qui sont sujettes aux aigreurs ; d'ailleurs, il est nécessaire à ceux qui mangent beaucoup de viande , dont il est le correctif ; mais quand on vit presqu'entièrement de végétaux , on en a moins besoin.

4°. On doit leur faire éviter les pâtisseries , les graisses , les

choses de haut goût, les fausses; les eaux chaudes qui détruisent l'estomac, les forces & les nerfs; ne leur permettre que peu ou point d'acides, & jamais de vin; quoiqu'il paroisse d'abord donner des forces, comme on digere moins bien quand on en boit, il est certain qu'à la longue il les diminue, & c'est une remarque constante, dans tous les pays, que les buveurs d'eau sont beaucoup plus vigoureux, plus sains, plus gais, & vivent plus long-temps que les buveurs de vin. La différence est sur-tout marquée chez les enfans, entre ceux à qui l'on en donne & ceux qu'on en prive; & ces derniers sont aujourd'hui, ici au

H iv

moins, le beaucoup plus grand nombre. J'en ai vu plusieurs qui étoient foibles, petits, languissans, malades, chagrins, qui ne dormoient point, se rétablir sans autre secours que le retranchement du vin, du thé & du café. Il n'y a qu'une foiblesse mal entendue & bien funeste, qui puisse entretenir le préjugé à cet égard; ces privations n'en font point, lorsqu'ils n'en ont pas contracté l'habitude, & ne font rien au bout de quelques jours, lors même qu'elle étoit invétérée; d'ailleurs, ils sont bien dédommagés de ces instans de saveurs agréables par le bien-être dont ils jouissent. Malheureusement, le mal ne se mani-

feſte pas toujours d'une façon ſenſible , après chaque erreur ; c'eſt ce qui fait que la perſuaſion eſt ſi difficile ; quelquefois même les choſes un peu fortifiantes paroiffent faire du bien pendant quelque temps, mais le mal éclate enſuite avec la plus grande violence. J'ai vu de ces enfans nés foibles , ou devenus foibles , au bout de quelques mois , par les premières erreurs de leur régime , à qui l'on conſeilloit de la viande , des ſoupes fortes , des mets ſucculents , beaucoup de chocolat , du vin d'Eſpagne même , croître , embellir , ſe fortifier pendant quelque temps , & enſuite tomber tout-à-coup , en-

H v

tre l'âge de quatre & de six ans ,  
ou dans une maladie aiguë qui  
les emportoit au bout de quel-  
ques jours , ou dans un dépé-  
rissement rapide qui les tuoit  
au bout de quelques femai-  
nes.

5°. On ne doit jamais les en-  
bander. Sans m'étendre ici sur les  
raisons nombreuses sur lesquelles  
ce conseil est fondé , j'invite les  
meres à comparer deux enfans ,  
dont l'un a été enbandé & non  
pas l'autre , à comparer le même  
enfant dans ses bandes & hors  
de ses bandes.

6°. On doit les laver ou les bai-  
gner à l'eau froide ; c'est même  
un des moyens les plus efficaces ,

celui fans lequel on ne peut pas se promettre un succès complet ; mais comme on trouve des directions sur cet article dans plusieurs ouvrages , je ne les rappellerai point ici ( a ). Il est aussi très-utile de leur frotter , de temps en temps , tout le corps , mais surtout l'épine du dos , le matin à jeun , avec une flanelle seche.

7°. Le choix de l'air est encore un article très-important ; mais je me borne ici à en indiquer la nécessité , fans pouvoir entrer dans le détail des principes qui doivent diriger dans ce choix. L'on m'objectera que

---

( a ) Voyez , entr'autres , l'*Avis au Peuple sur sa santé* , §. 384.

tout le monde ne peut pas le faire , j'en conviens ; mais qu'on y fasse attention , je parle seulement des enfans foibles , & les personnes qui sont plus particulièrement l'objet de cet ouvrage , sont ordinairement en situation de ne rien négliger pour l'éducation des leurs. Après avoir bien choisi le lieu de l'emplacement des enfans , il faut qu'ils en tirent parti en vivant beaucoup au grand air. Dans les maisons , ils doivent habiter des appartemens plutôt froids que chauds ; on doit les vêtir légèrement , & leur faire prendre beaucoup de mouvement ; d'abord en les laissant s'ébattre sur un grand lit ,

ensuite sur le plancher , sur l'herbe , sur le sable sec , & quand ils savent marcher , en leur permettant de beaucoup courir & sauter.

8°. On ne doit point en exiger une grande application ; chez un enfant appliqué , l'action des nerfs sur le corps est presque entièrement perdue ; & comme elle est nécessaire à l'augmentation de ses forces , forcer un enfant délicat à s'appliquer beaucoup , c'est achever de détruire sa santé , & jeter chez lui le germe de tous les maux de nerfs.

9°. Il faut leur laisser beaucoup de liberté ; la contrainte les jette dans la timidité & la

cràinte , passions affoibliffantes qui détruisent les forces & la vigueur. Un célèbre Médecin Danois , à qui l'on doit un ouvrage curieux sur les causes de la différence qu'il y a entre les Germains du temps de CÉSAR & les Allemands du seizieme siecle , compte une éducation gênée parmi les premieres causes de l'affoiblissement des derniers (a).

§. 79. Quand on a à traiter une personne déjà formée , & chez qui le temps de l'accroissement est passé , on doit employer

---

( a ) CONRINGIUS , *de habitus corporum Germanor. antiquis & novis causis*. Art. 6. §. 48. p. 226.

tous ceux de ces moyens qui sont applicables à son âge ; & j'ai vu qu'en s'astreignant à une grande sobriété, en renonçant aux graisses, au vin, aux eaux chaudes, en prenant plus de mouvement, en s'accoutumant au grand air, les personnes les plus délicates acquéroient beaucoup de force, & perdoient cette excessive sensibilité qui les rend si à plaindre.

§. 80. Après ces observations sur les moyens de prévenir & de guérir la délicatesse du tempérament, je passe aux moyens généraux de remédier aux différentes maladies. Leurs causes principales étant, comme je l'ai dit plus haut, le dérangement

des digestions , la sensibilité des nerfs , un principe d'obstructions dans plusieurs viscères, une transpiration irréguliere , une disposition inflammatoire dans les humeurs , les indications que cet état présente , sont 1°. de rétablir l'estomac ; 2°. de calmer l'agitation nerveuse ; 3°. de diminuer cette disposition à la fièvre en diminuant l'âcreté des humeurs, & en facilitant la transpiration dont la suppression entraîne ces fièvres catarrales & souvent un peu inflammatoires , qui conduisent enfin aux maux de poitrine les plus fâcheux.

§. 81. La premiere , celle de rétablir l'estomac , se présente

tous les jours , mais rien n'est plus fréquent que de se tromper sur le choix des moyens qu'on employe pour la remplir. Plusieurs causes différentes empêchent les digestions , & souvent elles sont diamétralement opposées ; ce n'est cependant qu'en attaquant la cause qu'on peut réussir à les rétablir , & malheureusement on ne regarde presque jamais que l'effet. On a cru qu'un estomac qui ne digérait pas étoit un estomac relâché , & que pour le rétablir , il n'y avoit qu'à le fortifier ; de là , cette multitude de remedes chauds , de poudres martiales , d'opiates aromatiques , de vins amers ,

d'élixirs brûlans, de pilules des-  
séchantes, & une quantité d'au-  
tres drogues également vantées  
& dangereuses, qui ne seroient  
convenables que dans le cas où  
il y auroit en effet un trop  
grand relâchement dans les fibres  
de l'estomac & des intestins,  
trop d'insipidité dans la bile,  
trop d'eau dans les liqueurs que  
séparent les glandes gastriques &  
intestinales; mais très-souvent  
les maux d'estomac dépendent  
de causes très-oppoées. La  
salive & les suc's stomachiques  
trop peu abondans & trop épais,  
des fibres roidies & irritées par  
les veilles, le chagrin, l'ennui  
plus commun dans les premiers

rangs que dans les rangs inférieurs, les alimens & les boissons âcres, une bile enflammée, un foie engorgé, occasionnent bien plus ordinairement de mauvaises digestions & des maux d'estomac, que la foiblesse & le relâchement de ce viscere; voilà pourquoi on ne peut souvent guérir ses maladies qu'en faisant quitter les viandes, le régime sec, le chocolat, les œufs, les sauces, toutes les boissons chaudes, pour vivre d'un peu de viande blanche, de légumes, de fruits, de petit lait, de tisanes d'orge, de limonade, d'eau de poulet, d'eau simple, & en conseillant des lavemens, dont

le grand usage est blâmé par quelques Médecins avec trop de sévérité ; ils sont indiqués, mieux qu'aucun autre remede , quand plusieurs circonstances concourent à disposer à la sécheresse , à la chaleur , & à l'inflammation même des entrailles. D'autres fois ces maux exigent des purgatifs ; plus souvent qu'on ne croit , la saignée ; fréquemment des bains tièdes qui rétablissent puissamment l'appetit & les digestions , quand la cause du mal est un principe d'échauffement , d'âcreté , de sécheresse ou d'irritation , ce qui n'est pas rare. Mais on doit les prendre dans une baignoire ordinaire, & je crois qu'on

devroit proscrire les bains de fauteuil pendant lesquels le corps est dans une attitude gênée, qui, comprimant tous les visceres, ne peut que nuire si elle se répète souvent.

§. 82. La mobilité du genre nerveux, cet état qui les rend trop sensibles à toutes les impressions & susceptibles de mouvemens faux & irréguliers, est un des fléaux les plus cruels des gens du monde; celui, comme je l'ai dit, qui se présente le plus souvent, & dont malheureusement le traitement est, jusqu'à présent, le plus incertain, parce qu'on n'en a pas encore assez bien examiné les causes. On n'a

point assez vu qu'il y en avoit plusieurs différentes qui toutes exigeoient des remedes particuliers , & souvent fort différens ; cette partie de la Médecine est encore trop assujettie à l'esprit de système ; je crains presque qu'on ne pût dire à celui de parti, ou au moins à celui de mode.

Plusieurs très-grands Médecins regardant tous les maux de nerfs comme une suite du relâchement des fibres & de la foiblesse des digestions , veulent les guérir par des remedes chauds & fortifiants des gommés , du fer , des extraits amers , le camphre , le castor , le musc , les teintures spiritueuses , l'opium , &c.

C'est là une erreur tout-à-fait semblable à celle que je viens de faire remarquer , en parlant des vices des digestions & des remedes stomachiques. En attribuant tous les maux de nerfs à une seule cause , on ne leur a opposé qu'un genre de remede , & malheureusement cela n'a pas mieux réussi qu'avec les maux d'estomac. Des nerfs irrités par le trop grand usage des aromates , ne se remettent point par l'usage de l'assa foetida, remede plus âcre que les aromates les plus piquans : ceux qui ont été deséchés par l'abus de l'eau des Barbades , ou du marafquin , ne se calmeront point en buvant beaucoup de teinture de gentiane , de

valeriane ou de castor ; mais ces remedes si nuisibles dans ces cas, feront beaucoup de bien dans ceux où une fibre lâche, un sang aqueux & appauvri, sont les véritables causes du mal, & ils se présentent souvent.

§. 83. Une autre partie des Médecins, parmi lesquels on en compte de justement célèbres, ont adopté un principe proposé par les plus anciens Médecins, & déjà réfuté par GALIEN ; c'est que les nerfs agissent comme des cordes ; que toutes les maladies hystériques, hypocondriaques, convulsives, dépendent de l'excès de leur tension ; qu'on ne peut les guérir qu'en les relâchant ;

chant ; que par-là même tous les alimens & toutes les boiffons qui ne font pas infipides nuisent , & que les meilleurs , les seuls bons remedes , font des bains tiedes ou froids , longs & multipliés , & des quantités presqu'effrayantes de boiffons purement aqueuses. Cette méthode , excellente quand l'âcreté des humeurs, la sécheresse des fibres , l'inflammation du sang , l'épaississement inflammatoire de la bile dominant , a dû avoir & a eu dans ces cas-là , les plus heureux succès ; & a opéré entre les mains de mon ami , M. POME , qui la manie si habilement , les plus belles cures ; mais tous les cas ne font pas de son

ressort , & il en est dans lesquels elle seroit directement contraire.

§. 84. La méthode des toniques & celle des relâchans , ont leurs usages ; les Médecins qui se borneroient à l'une des deux , priveroient une partie de leurs malades du remede qui leur convient le mieux , & se priveroient eux-mêmes des plaisirs du succès ; il faut savoir employer l'une & l'autre , & souvent encore de très-différentes , si l'on veut réussir dans tous les cas curables. Une méthode n'en est pas moins bonne , parce qu'elle est la méthode favorite d'un concurrent.

§. 85. Il n'y a qu'un article sur lequel les partisans des deux sys-

têmes paroissent assez s'accorder, parce que leurs principes, quoique diamétralement opposés, y conduisent par des routes différentes; c'est de défendre sévèrement & presque indistinctement, dans tous les maux de nerfs, la saignée & la purgation, dont de nombreuses observations démontrent l'utilité & la nécessité à ceux, qui n'étant livrés à aucun parti, s'attachent à la recherche des causes, & opposent à chacune des remedes que l'expérience a démontré propres à la détruire.

Si les hommes pleins de génie & de connoissances, qui sont à la tête de ces systêmes, vouloient bien jeter les yeux sur les obser-

vations qui leur sont étrangères, voir les inconvéniens qu'il y a à traiter des maux opposés dans leurs causes par une seule méthode, à l'étendre trop loin, à mépriser tout ce qui lui est étranger, ils ajouteroient à leurs succès & à la reconnoissance que le public leur doit ; & ils sentiroient bientôt, que les regles & les méthodes générales sont dangereuses en médecine ; elles rapprochent les plus grands Médecins des empiriques qui veulent tout guérir par un seul remede, & prétendent que tous les maux dépendent d'une seule cause ; cela n'est jamais si faux qu'en parlant des maux de nerfs, dont le traitement

est celui , par là même , qui a le plus besoin d'être détaillé ; mais ces détails qui nous manquent en partie , & qui sont fort à désirer , sortent absolument de mon plan , & je dois me restreindre à quelques observations générales.

1°. Les passions étant les causes les plus ordinaires des maladies de cette espece , si l'on ne parvient pas à éloigner les objets qui peuvent les réveiller , & si l'on ne peut pas affoiblir leurs impressions , il n'y a point de guérison à espérer.

2°. La sobriété , le renoncement aux veilles , la privation des alimens & des boissons âcres , l'exercice , l'air de la campagne ,

jointes à une oisiveté agréable , en sont les véritables remedes.

3°. La trop grande sensibilité aux impressions , la diminution de la gaieté , quelquefois même les accès de tristesse sans cause apparente , l'altération du sommeil , soit qu'il soit moins long , plus léger , ou plus pesant , & l'irrégularité dans les urines , étant ordinairement les premiers symptomes des maux de nerfs , on doit être très-attentif dès qu'on les éprouve à ne faire aucun remede violent. J'ai vu les cas les plus fâcheux en ce genre , qui tous avoient empiré , parce que dans leurs commencemens ils avoient été méconnus & traités violem-

ment , par des gens peu éclairés , qui ordonnent souvent les remèdes les plus forts , sans avoir jamais pensé à se demander de quelle cause dépendoit tel symptome , & quel effet produiroit tel remède. Dès qu'on a les nerfs attaqués , toutes les impressions étant plus fortes , celle des remèdes mal indiqués sont terribles , & cette erreur est très-fréquente. Il n'y a rien de si commun que de voir des malades accablés sous tous les maux de ce genre , parce que dans les commencemens on avoit attribué à des embarras d'estomac ces symptomes d'angoisse , de serremens d'estomac , de dérangemens d'appétit , de

flatuosité , de gonflemens , de jaunisse qui étoient les premiers effets des mouvemens irréguliers des nerfs de l'estomac & des premiers intestins ; & il n'y a sûrement point de Médecin un peu employé qui n'ait été consulté plus d'une fois par des gens , dont tous les maux étoient dans les nerfs , qu'on avoit cependant traité pour scorbutiques , & dont on avoit empiré l'état par ce traitement. Il y a encore des Médecins qui ne croient pas aux maux de nerfs ; ils les regardent comme une chimere , & quand ils trouvent des symptomes qui en sont réellement , ne les rapportant point à leur véritable principe ,

& ne sachant quel nom leur donner , ils les appellent scorbut , maladie plus rare encore hors de la mer , que les maux de nerfs ne sont fréquens dans les grandes villes. Malheur sur-tout au malade , sur la peau duquel on peut découvrir , après d'exactes recherches , quelques petites taches légèrement bleuâtres ; son sort est décidé ; & quel qu'en soit l'effet , il passera six mois à prendre des antiscorbutiques ; cette légère altération dans la couleur de sa peau , qui peut dépendre d'une multitude de causes différentes , & qu'on observe très-souvent chez les personnes les plus robustes , dépose irrévoca-

blement contre l'état de son sang; il a beau en appeller, il a beau protester qu'il se porte bien, qu'il a les humeurs douces, qu'il n'a jamais vécu que dans les pays les plus sains, qu'il n'a aucun des symptomes qui caractérisent la maladie qu'on lui donne, qu'il a les gencives fermes, les dents admirables, &c. tout est inutile, & rien ne peut le dispenser de faire la cure la plus longue & la plus inutile pour un mal dont il n'a aucun germe.

Une autre erreur plus pernicieuse encore, c'est de prendre les maux de nerfs pour des maux vénériens, & de faire essuyer au malade toute la dureté du traite-

ment mercuriel le plus complet. La méprise paroît difficile , mais j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle , pour pouvoir me faire illusion sur sa fréquence.

4°. Les fonctions des nerfs , étant celles de la machine animale , qui paroissent exiger le plus de perfection dans toutes les opérations dont elles sont pour ainsi dire le résultat , & celles par là même qui se dérangent le plus aisément , qui se rétablissent le plus difficilement , qui sont les plus susceptibles d'altération , il n'est point étonnant que les maux de nerfs soient fort communs , qu'ils soient longs , & que les alterna-

tives du bien au mal , & du mal au bien soient fréquentes , ainsi ce n'est qu'avec beaucoup de courage de la part du malade , & de patience de celle du Médecin , qu'on peut se flatter de les guérir.

5°. Leur traitement demande souvent un changement de méthode , parce que non-seulement il peut y avoir complication de causes premières , dont chacune veut son traitement particulier , mais aussi , parce que quelquefois , quand la cause première qui avoit dérangé les fonctions des nerfs est détruite , il faut d'autres remèdes pour les rétablir ; enfin , parce que quand la mobilité des nerfs est très-grande , une

foule de causes agissant sur eux ,  
leur état varie si fort , qu'ils ne  
peuvent quelquefois plus soutenir  
un remede qui leur avoit fait  
beaucoup de bien auparavant.

6°. Les bains tiedes , quand il  
y a un principe d'échauffement ,  
de sécheresse , d'âcreté , sont in-  
dispensables ; les bains froids , les  
bains glacés même , quand il n'est  
question que de redonner du ton ,  
sont de la plus grande efficace ;  
& l'on modere souvent en pre-  
nant un peu de glace , des accès  
de maux nerveux très-violens , &  
que tous les autres remedes em-  
ployés ordinairement dans ces  
cas-là , & quelquefois plutôt au-  
torisés par l'usage , qu'indiqués

par la raison & par l'expérience, n'avoient fait qu'aigrir.

§. 86. La troisieme indication qui se présente souvent dans le traitement des maladies des gens du monde, est, comme je l'ai dit, de diminuer cette disposition à la fièvre qui est si commune, & qui dépend beaucoup de la facilité que la transpiration a à se déranger.

Comme cette disposition est principalement dûe aux mêmes causes qui dérangent les digestions & troublent les nerfs, elle exige à-peu-près les mêmes remèdes.

Le premier est un régime doux, presque entièrement composé de

végétaux , fans ragoûts , fans vin ;  
fans chocolat , fans caffé , fans thé.

L'usage des bains tiedes , pris  
le matin à jeun , est ici de la  
plus grande utilité. J'ai vu trois  
malades de cette classe , que ces  
petites fievres avoient jeté dans  
une fièvre lente confirmée , &  
dont l'état paroissoit presque dé-  
sespéré , qui ont été parfaite-  
ment guéris par l'usage de ce  
remede , & du lait de vache  
pour toute nourriture ; c'est celle  
qui opere le plus grand effet  
quand elle se digere bien , &  
qu'il n'y a pas d'obstructions ;  
lors même qu'il y en a , on peut  
souvent employer celui d'ânesse ;  
mais quand on veut en obtenir

des succès marqués , il faut l'ordonner à des doses beaucoup plus considérables que celles que l'on prescrit ordinairement ; j'en ai fait prendre jusqu'à quarante onces par jour. Le petit lait & les acides sont aussi , dans ces cas-là, de la plus grande utilité.

§. 87. Le Kina , ce remede divin dans tant de maladies , convient assez rarement dans celles qui ont commencé par des causes échauffantes ; si on l'emploie , ce ne peut être que quand on a détruit le principe d'inflammation , d'âcreté & de desséchement ; alors si la disposition fébrile subsiste encore , il la dissipe & rétablit les forces.

---

ARTICLE XI.

*Observations sur le traitement des  
Maladies particulières.*

§. 88. **L**ES maladies particulières étant l'effet des causes générales déterminées sur telle ou telle partie , leur traitement dépend de l'application des principes que je viens d'établir ; ainsi je m'arrêterai peu sur chacune.

*Sensibilité excessive.*

§. 89. Cette excessive sensibilité à toutes les impressions, qui rend tant de gens malheureux , doit se traiter comme les maux

de nerfs , dont elle dépend , & exige très-souvent les bains froids , un régime laiteux , beaucoup d'exercice , & le courage de braver le grand air & toutes les choses que l'on craint.

§. 90. Quelquefois le mal ne gît que dans l'imagination ; on se persuade qu'on n'est capable de rien , & l'on a beaucoup de force ; on croit que tout incommode , & on pourroit tout soutenir ; on se prive de tout , on renonce à tout ; on mitonne soigneusement un mal qui n'existe pas , & on court risque de le faire venir ; ce sont de ces cas que l'attention d'un Médecin doit pénétrer ; s'il partage l'il-

lusion du malade , celui - ci est perdu ; s'il la démêle & fait se concilier sa confiance , la guérison est l'ouvrage d'un instant. J'ai vu cinq malades qui croyoient ne pouvoir soutenir , ni le jour , ni le bruit , ni l'air , ni les alimens , se tenir au lit dans une chambre obscure & bien nattée , dans laquelle on n'osoit marcher , agir & parler qu'avec les plus grandes précautions , ne vivre que d'un peu de bouillon ou de gelées , se croire dangereusement malades , mettre ordre à leurs affaires , & tout cela en jouissant d'une parfaite santé : je les ai forcés à voir , à entendre , à parler , à sortir de leur lit &

de leur maison , à se nourrir & à agir comme les autres , à sentir tout leur bien-être , & à passer , dans un quart d'heure , de l'état le plus triste au plus heureux.

*Des Migraines.*

§. 91. Les migraines , dans les commencemens , sont presque toujours l'effet d'un vice dans l'estomac , qui digere trop lentement , & dans lequel il se forme des matieres glaireuses & acides. A cette époque on en guérit un grand nombre en interdisant les graisses , le salé , la pâtisserie , les laitages , les acides , en modérant ou en supprimant tout - à - fait l'usage du

vin , & en donnant quelques amers doux , alliés quelquefois à des purgatifs de même genre ; le kina & la rhubarbe ont souvent réuffi.

Quand le mal est plus invétéré , qu'il est devenu affection de nerfs , maladie habituelle , non seulement il réfifte bien plus opiniâtrément , mais souvent même il n'est pas prudent de vouloir le guérir , puisque , comme je l'ai dit , la suppression des migraines occasionne des maux plus fâcheux ; on doit alors se borner à l'adoucir en éloignant les accès , & en les rendant plus légers ; ce que l'on obtient presque toujours par l'usage du régime

& des remedes que je viens de prescrire.

Quand la migraine attaque des gens forts & sanguins, la privation totale du vin & souvent celle de la viande sont indispensablement nécessaires; d'autres fois il faut des saignées de temps en temps; quelques jeunes gens ont été guéris par le mariage.

Cette maladie a quelquefois son siege dans le premier intestin, & dépend d'une bile qui s'y amasse & s'y corrompt; les purgatifs, un long usage de la crème de tartre, & sur-tout un régime maigre & presqu'entièrement végétal, en sont les vrais remedes.

Depuis l'âge de 55 ou 60 ans ,  
les migraines perdent ordinaire-  
ment de leur violence.

Il y a bien peu de moyens de  
soulager dans l'accès ; une très-  
grande tranquillité est presque le  
seul remede efficace.

*Maux d'Yeux.*

§. 92. Cet état des yeux ;  
dont j'ai parlé §. 37. qui est un  
mal de nerfs local , joint à un  
principe d'inflammation dans les  
humeurs de cette partie , ne  
cede qu'à un repos total de la  
vue ; à un grand soin d'éviter  
absolument les impressions d'un  
jour éclatant , de plusieurs lu-  
mieres , celles du feu , les veil-

esluso

les , toutes les boiffons âcres ,  
 les collires âcres ou astringens :  
 l'eau froide est le meilleur de  
 tous, il faut l'appliquer souvent,  
 se coucher de bonne heure, &  
 faire appliquer tous les mois ou  
 même plus souvent , une couple  
 de ventouses à la nuque.

*Maladies cutanées.*

§. 93. Les boutons , les dar-  
 tres au visage , les autres érup-  
 tions , les démangeaisons , sou-  
 vent sans aucune éruption dé-  
 pendant de l'irrégularité de la  
 transpiration & de le viscosité &  
 de l'âcreté des humeurs , ou sou-  
 vent du vice des digestions , on  
 doit chercher laquelle de ces  
 causes

causes les produit , & quand on l'a découverte , lui opposer les remedes indiqués plus haut , en parlant de ces différens dérangemens.

Quand c'est un manque de transpiration , avec un épaisissement dans la lympe , peu de remedes réussissent aussi bien que l'usage interne du jus de cerfeuil pris au printemps & au commencement de l'été.

Les bains tiedes facilitent la transpiration , quand elle est empêchée par trop de sécheresse ; mais quand son dérangement dépend d'une autre cause , il arrive quelquefois qu'ils font plus de mal que de bien ; j'ai

K

vu quelques enfans qu'ils avoient jeté rapidement dans une enflure générale , suite apparemment d'une trop forte absorbtion.

Quand un principe de glaires & d'acides , dans les premières voies , est la cause du mal , l'usage de la panacée blanche produit les meilleurs effets.

En général , dans les maladies de la peau , il est rare que les sudorifiques conviennent ; les purgatifs sont ordinairement mieux indiqués , & sur-tout une très-grande sobriété & un grand régime. Les erreurs dans ce genre sont presque plus sensibles dans ces maladies que dans toutes les autres ; le plus petit travail de

L'estomac se fait appercevoir sur la partie malade, & occasionne quelquefois sur le champ une augmentation évidente dans l'éruption avec des démangeaisons intolérables.

Les applications extérieures sont presque toujours nuisibles ; elles font disparoître le mal sans en dissiper la cause, qui, se portant souvent sur les organes internes, produit les maladies les plus fâcheuses & les plus rebelles : les seules utiles, sont celles qui augmentent la transpiration insensible ; on doit éviter toutes les autres. Cette humeur qui, déposée à la peau, n'y produiroit que de petits boutons, de la

chaleur & des démangeaisons, portée sur le cerveau, produit des convulsions, l'épilepsie, la paralysie, la folie; sur le poumon, des inflammations promptement mortelles, ou des asthmes incurables; sur les intestins, des coliques atroces, des spasmes, l'hypocondrie, la jaunisse; la santé se perd sans ressource, & cette beauté, à laquelle on a tout sacrifié, se flétrit sans espérance de retour.

Il y a quelquefois de ces maladies de la peau qui ne cedent à rien, & dont l'opiniâtreté dépend d'un principe si fort d'épaississement dans la lympe, qu'on ne peut le vaincre que par du

mercure , contre lequel son principal usage & ses effets violens ont indisposé beaucoup de gens qui ne veulent pas même qu'on le leur propose , & qui seroient offensés si on le leur ordonnoit. C'est sans doute leur rendre service que de les avertir ici , qu'il y a un grand nombre de maladies , très-étrangeres aux vénériennes , dans lesquelles l'usage du mercure est indispensablement nécessaire , & qu'on peut l'administrer sans avoir à en craindre aucun mauvais effet. D'ailleurs il peut souvent être nécessaire comme anti-vénérien aux personnes qui l'ont le moins mérité , mais qui se trouvent vic-

times de leurs parens , de leurs nourrices , de leurs époux ; & les personnes du premier rang sont aussi exposées que les autres à ces infections secrettes.

*La Goutte.*

§. 94. L'on a une multitude de remedes vantés pour la goutte , mais l'expérience a fait connoître l'inutilité presque totale de tous. Le lait , pour toute nourriture , est le seul moyen dont cette même expérience ait démontré l'efficace ; souvent il a guéri, c'est-à-dire , qu'aussi longtemps qu'on l'a pris , on n'a point eû d'accès , & toujours il soulage , en rendant les accès plus rares ou moins forts.

Quand on n'a pas le courage de se mettre à ce régime, on doit au moins s'astreindre à un très-doux; renoncer aux graisses, aux acides, aux ragoûts & même au vin, au moins si l'on est encore jeune; je ne conseillerois pas de s'en sevrer tout-à-fait quand la goutte attaque à un âge déjà avancé; mais alors même il faut diminuer la quantité du vin ordinaire de table, & prendre de temps en temps un peu de vin de Malaga, de Madere, de Canarie ou de Samos. En s'imposant sévèrement ce régime & une grande sobriété, en soupant très-peu ou rien, ou quelquefois seulement une soupe

au lait ; en prenant de temps en temps un léger laxatif , & ensuite quelques favonneux amers très-doux ; en s'exerçant , en faisant usage dans la belle saison de bains domestiques tiedes , dans lesquels on met un peu de savon & quelques herbes légèrement aromatiques , on peut gagner beaucoup ; les fréquens bains de jambes de la même espece font du bien. L'on a l'exemple d'un goutteux qui , depuis longues années , avoit un accès long & douloureux tous les printemps & toutes les automnes , que l'usage de ces bains de jambes , deux fois par semaine , en préserva pendant quatre ans

(a). Quelques bains minéraux peuvent être très-utiles ; & s'il y a un préjugé populaire , dont la raison & l'expérience démontrent la fausseté , c'est de celui qui défend de mouiller la goutte.

Dans l'accès , il n'y a ordinairement rien à faire qu'à tenir la partie chaudement , à observer la plus grande sobriété , à se préserver du froid , & si la fièvre est trop forte , à la modérer par quelques boissons calmantes , par la saignée même , par les sangsues , par les lavemens.

Si les forces trop foibles laissent vaguer la goutte , on la dé-

---

(a) *Commèrc. littèrar. Noric.*

termine par des cordiaux internes, & des irritans externes sur la partie où on veut la fixer.

Les accidens nombreux, soit prompts, soit chroniques, souvent très-graves, qui sont une suite d'une goutte anormale, demandent des traitemens très-variés & souvent très-longs, qu'on ne peut point assujettir à des regles générales.

*Maux de Poitrine.*

§. 95. Les maux de poitrine sont des toux, de l'oppression, des inflammations, des tubercules, l'éthisie; mais la toux & l'oppression sont plutôt les symptomes qui annoncent une ma-

ladie , que des maladies mêmes , qu'on pourroit réduire à l'inflammation , à l'obstruction & à la suppuration : je ne parle ni du spasme , ni de la gangrene , ni du squirre , ni de l'adhérence. L'inflammation a plusieurs degrés ; le premier est cette légère irritation accompagnée d'un petit engorgement dans les bronches , qui est la suite de l'âcreté des humeurs ou de leur disposition inflammatoire , & qui occasionne une toux seche ( a ) plus

---

( a ) Cette sécheresse différencie cet état de celui de rhume , qui est aussi une légère inflammation de poumon , mais qui naît promptement par l'effet de quelque cause externe , & qui se termine par une abondante expectoration de mucosités.

K vj

ou moins forte , & un sentiment de chaleur qui varie aussi , suivant que l'engorgement est un peu plus ou un peu moins grave. Les seuls dérangemens sensibles dans la santé , sont un peu de maigreur, moins de sommeil qu'à l'ordinaire , les levres souvent seches , & quelquefois le pouls un peu plus fréquent que de coutume , sur-tout dès qu'on a pris des alimens ou des boissons qui peuvent échauffer. Cet état , ce premier degré d'inflammation lente , le seul dont je parle ici , peut durer pendant plusieurs années sans aboutir à aucun mal plus considérable ; il a même quelquefois de longues intermis-

fions ; les malades sont souvent très-bien pendant plusieurs mois, ensuite ils retombent dans leurs petits maux , & cette alternative dure jusqu'à ce qu'on détruise le principe du mal , ou que faisant des progrès , il se termine ou par une forte inflammation de poitrine , qui peut tuer dans quelques jours , ou par une légère supuration qui , devenant ulcere, conduit à une véritable éthisie pulmonaire.

§. 96. On voit par ce que je viens de dire , que quoique cet état puisse durer long-temps sans devenir fâcheux , on ne doit point le négliger , puisqu'il peut aussi avoir des suites funestes ,

que différentes circonstances hâ-  
tent quelquefois très-rapidement.

Les vrais moyens de le corri-  
ger sont, 1°. un régime très-doux  
presqu'entièrement végétal, &  
sur-tout beaucoup de fruits fon-  
dans.

Les lecteurs seront peut-être  
ennuyés de voir revenir à cha-  
que article le conseil d'un régime  
exact, je le suis presque moi-  
même de le rappeler sans cesse;  
mais il est si important, on a si  
peu de succès à espérer dans le  
traitement de toutes les mala-  
dies, si on ne l'observe pas exac-  
tement, qu'il me paroît absolu-  
ment indispensable d'en faire sen-  
tir toute la nécessité. Comment

peut-on croire que des reme-  
des rafraîchissans dissipent l'in-  
flammation du sang, si on tra-  
vaille à l'augmenter par des mets  
fucculens, des boissons échauf-  
fantes, des veilles continues, des  
excès en tout genre ? peut-on es-  
pérer de rétablir son estomac par  
des remedes, si on l'use deux  
fois par jour par des erreurs dans  
le choix ou la quantité des ali-  
mens ? est-il raisonnable de pen-  
ser que les remedes apéritifs dont  
on se sert pour combattre des  
obstructions, opéreront si on les  
enveloppe dans les alimens gras  
qui en émoussent l'action, &  
qui augmentent l'engorgement  
des vaisseaux ?

2°. De petites saignées de temps en temps au bras ; rien n'est plus propre à changer la disposition inflammatoire du sang & du poumon.

3°. Un grand usage du petit lait au printemps ; quelques demi bains tiedes pendant la belle saison ; de fréquens bains de jambes le soir en se couchant.

4°. Une grande attention à éviter l'air des quartiers trop habités , les airs trop vifs , les airs des chambres trop chaudes ou qui réunissent trop de monde , à vivre souvent à la campagne & sur-tout à ne pas veiller trop tard ; les veilles sont ce qu'il y a de plus nuisible dans cet état.

Les personnes qui en sont attaquées doivent aussi éviter de chanter , & la musique vocale doit être bannie de l'éducation des jeunes gens , chez qui l'on peut soupçonner les germes de ce mal. Les vocations qui pourroient exiger un grand exercice de la voix , ne leur conviennent point , & les Majorités de Régimens ont souvent nui aux Militaires , dont la poitrine n'étoit pas bien saine ; cette partie souffre aussi beaucoup de l'attitude gênée à laquelle on est astreint , dans plusieurs Corps , pendant tout le maniement d'armes , & j'ai vu quelques Officiers qu'elle avoit jetté dans des crachemens de sang.

Quand le mal paroît s'aggraver, on doit réitérer les saignées plus souvent, & interdire absolument la viande.

C'est cet état dont on craint généralement plus les suites, environ l'âge de trente ans, qu'à toute autre époque; & cette créance, quoique devenue populaire, n'est pas absolument dénuée de tout fondement; il est certain qu'alors les développemens étant absolument finis, & les fibres acquérant plus de force, le sang acquiert aussi plus d'épaississement, plus de disposition à l'inflammation; l'on entre dans les affaires, l'on éprouve des chagrins, l'ame est plus tendue, l'on

dort moins & moins bien , toutes ces raisons augmentent le mal , & le poumon s'enflamme plus aisément. Si l'on passe cet âge , qui est celui de la plus grande force & de la plus grande fougue , si l'on parvient à celui de quarante , sans que le mal ait augmenté , il y a bien moins de danger. Il en reste cependant encore , & j'ai vu la suppuration se former à cinquante-six ; mais en général cependant en s'astreignant aux ménagemens prescrits , ces personnes peuvent parvenir à un âge avancé , après avoir touffé toute leur vie , sans avoir d'autre incommodité dans leur vieillesse que celle de rester fort maigres ,

de touffer plus fréquemment ,  
 d'expectorer plus abondamment ,  
 sur-tout le matin , une demi heure  
 après le réveil. Le poumon , qui a  
 été long-temps dans un état d'irri-  
 tation , passe à cette époque de  
 la vie , à un état de relâchement ,  
 qui exige bien les mêmes ménage-  
 mens , quant au régime , mais  
 qui ne permettroit plus les mêmes  
 remedes , & qui n'en veut pres-  
 que point.

§. 97. Les personnes atteintes  
 de cette disposition, doivent évi-  
 ter le mariage qui l'augmente ,  
 & en hâte les suites.

§. 98. Le crachement de sang  
 est souvent l'effet d'une chute ,  
 d'un coup , d'une course trop vio-

lente, d'une forte colere, & d'autres causes promptes & violentes: je n'en parle pas ici; mais je dois dire quelque chose de celui qui est la suite d'un vice dans la constitution naturelle du poumon, souvent attaché à quelques familles, & qui les détruit. Il dépend d'un relâchement dans les vaisseaux de ce viscere, qui, ayant moins de force qu'ils ne devroient en avoir proportionnellement aux autres parties, cedent aisément à l'effort du sang qui peu-à-peu les gonfle, les distend, les rend en quelque façon variqueux & même anévrismatiques.

Le mal se manifeste rarement dans la premiere enfance; les

humeurs encore aqueufes , les alimens doux , leur emploi à opérer la crue , les évacuations abondantes en préfervent ; mais il fe déclare quelquefois dès la premiere puberté , d'autres fois un peu plus tard , ordinairement entre vingt & trente ans. Alors les mêmes raifons que j'ai détaillé §. 96 , en parlant de l'inflammation , fe faifant fentir , elles commencent à dilater les vaiffeaux ; le malade prend un peu de toux avec une légère oppreffion , de la foibleffe , de la maigreur , une voix rauque ; cet état dure fouvent plusieurs mois , enfin le crachement de fang paroît plus ou moins abondamment , & c'est le

moment funeste , l'époque ou l'état du malade commence à être tout-à-fait dangereux. Quelquefois les vaisseaux se referment après ce premier crachement , sans inflammation & sans suppuration ; mais ayant été affoiblis , ils se rengorgent tout de suite ; l'engorgement est assez fort pour gêner extrêmement la respiration : le malade est oppressé , il touffe , il ne dort pas , les fonctions du poumon se faisant mal , les forces vont en diminuant , le sang s'altère , le malade commence à éprouver de petits mouvements irréguliers de fièvre , qui devient bientôt continue , avec des redoublemens , tous les soirs ,

terminés par une sueur plus ou moins abondante , pendant la nuit qui l'affoiblit beaucoup, & si elle n'a pas lieu , il a plus d'oppression & plus de toux , de façon qu'il ne fait s'il doit la désirer ou la craindre.

Les progrès du mal vont en augmentant ; quelquefois il revient des crachemens de sang , d'autres fois ils ne reparoissent jamais ; la fièvre est plus forte , l'angoisse & l'inquiétude deviennent intolérables , la maigreur est tous les jours plus frappante , les forces vont en diminuant , & une syncope mortelle termine les jours du malade au moment où l'on s'y attendoit le moins ,  
souvent

souvent sans avoir rien craché ,  
& sur-tout jamais de pus.

§. 99. D'autres fois le mal prend une tournure toute différente. Après le premier crachement de sang , il se forme dans le poumon une inflammation & une supuration ; la fièvre lente , la toux , les crachemens purulens s'établissent , & la maladie faisant les mêmes progrès que dans le cas précédent , se termine de la même façon.

§. 100. Le moyen le plus sûr de sauver les personnes attaquées de cette funeste disposition , c'est d'empêcher le crachement de sang ; quoiqu'il arrive quelquefois , mais rarement , que la maladie fasse tous les progrès décrits

L

§. 98, & qu'ils meurent même sans en avoir rendu. Ainsi l'on doit mettre en œuvre tous les moyens propres à le prévenir ; les plus efficaces sont les mêmes prescrits §. 96. pour prévenir les progrès de la disposition inflammatoire ; mais sur-tout, on doit, dès l'enfance, faire éviter aux jeunes gens menacés de ce mal, tout ce qui peut former beaucoup de sang, lui donner une disposition inflammatoire, ou le déterminer sur la poitrine ; c'est-à-dire, qu'il faut suivre les directions du même §. 96. Le chant, la déclamation, sont encore plus nuisibles dans ce cas, que dans le précédent ; les corps baleinés sont funestes, & on doit les in-

terdire sévèrement ; j'ai vu plusieurs fois qu'ils produisoient un crachement de sang deux heures après les avoir mis. Avec ces précautions, on peut se flatter de quelques succès ; j'ai conservé le dernier de quinze enfans, dont les quatorze aînés étoient périés étiques, par cette cause, entre l'âge de 12 & de 17 ans.

§ 101 Quand le crachement de sang a paru, les espérances de parfaite guérison sont fort diminuées ; ce qui réussit le mieux, c'est de fréquentes saignées, qui offrent toujours un sang enflammé, la diete la plus légère, le petit lait, la décoction d'orge, les acides, un air pur, mais doux ; une parfaite tranquillité, & rare,

L ij

ment d'autre mouvement que quelques promenades à cheval ; il faut affoiblir le malade , & le réduire pour ainsi dire , pendant quelque temps , à la plus petite vie possible : ensuite quand la fièvre a absolument fini , & que la disposition inflammatoire du sang est détruite , on relève peu-à-peu ses forces par quelques fortifiants doux , tels que le kina à petites doses.

§. 102. Les tubercules dans leur naissance , sont très-peu dangereux , & ne donnent aucune marque de leur existence ; on en trouve souvent dans les cadavres de gens morts sans avoir jamais eu aucun symptôme de maladie de poitrine ; mais quand ils de-

viennent plus nombreux ou plus gros, & qu'ils font parvenus à occuper une partie considérable du poumon, ils commencent à en gêner sensiblement les fonctions; les malades ont moins de liberté dans la respiration; ils prennent aisément de l'essoufflement; les montées, les mouvemens violens, les appartemens chauds, les temps humides se font remarquer chez eux; ils respirent alors un peu plus vite, & font quelquefois obligés de se tenir tranquilles; ils n'ont ordinairement ni des douleurs, ni des chaleurs de poitrine.

Quand le mal augmente, tous ces accidens deviennent plus forts, il s'y joint une toux qui est

L iij



presque toujours petite , seche & fréquente , quelquefois cependant elle a des accès plus violens , & cet état se trouvant très-souvent combiné avec des obstructions dans quelques viscères du bas-ventre , & sur-tout dans le petit lobe du foie , est accompagné d'un sentiment de pesanteur au creux de l'estomac , quelquefois tout - au - tour du corps , comme si l'on avoit une ceinture trop serrée.

§. 103. Les tubercules négligés trop long-temps , ou maltraités , ou même quelquefois , malgré le traitement le mieux indiqué , peuvent avoir deux issues funestes : ou les malades périssent par la seule cessation

des fonctions du poumon , sans inflammation ni suppuration , ce qui les jette dans un affoiblissement insensible , une consommation , avec des symptomes semblables à ceux décrits § 98 , & enfin une foiblesse mortelle ; ou ces tubercules s'enflamment , suppurent & s'ulcerent.

§. 104. La premiere issue n'est pas rare ; les malades meurent sans douleurs , quelquefois presque sans toux & sans aucun crachat ; d'autres fois ils ont de la toux , & ils crachent , mais seulement des matieres glaireuses produites par l'irritation des bronches , comme on en crache dans le commencement d'un rhume ; très-rarement , quelques

filets de sang , plus rarement encore , tout-à-fait à la fin de la maladie , un peu de vrai pus.

§. 105 La seconde issue , c'est l'inflammation des tubercules ; ces tumeurs comprimant les parties saines qui les entourent , y occasionnent une obstruction , la fièvre naît , l'engorgement devient inflammatoire , le malade a du frisson , de la fièvre , de la toux , de l'oppression , tous les symptômes d'une légère inflammation ou d'un gros rhume ; c'est souvent ce dernier nom qu'on donne au mal : il se termine par une petite suppuration qui fond le tubercule ; le malade crache un peu de pus pendant quelques jours ou quelques semaines , il se

ménage , boit quelques tisannes pectorales , & se guérit pour quelque temps. Un second tubercule fait des progrès, l'inflammation en est hâtée par quelques causes d'échauffement, les mêmes symptomes, occasionnés par le premier, se reproduisent, & finissent de même.

La même scene se répète plusieurs fois pendant l'espace de quelques années, & toujours plus fréquemment; enfin une partie du poumon étant détruite, ses ressources étant usées, la terminaison ne se fait plus complètement; il s'établit une suppuration permanente, tout le poumon se détruit, on tombe dans la véritable étisie purulente & l'on meurt.

L v

§. 106. Cette espece de maladie de poitrine , quoique connue depuis qu'il y a des Médecins , & très-bien désignée , avec ses deux issues , par HIPPOCRATE même , n'avoit pas fixé autant qu'elle le devoit l'attention des Médecins. A la fin du siècle dernier , M. MORTON , Médecin Anglois , & il y a quarante ans , M. DESSAULT , Médecin de Bordeaux , en ont fait sentir l'importance ; on ne s'en occupe cependant point encore assez ; plusieurs Médecins paroissent presque ne pas la connoître , & cela est d'autant plus fâcheux , que son traitement est difficile , lors même qu'on la connoît , parce qu'il faut , en donnant

des fondans indiqués par l'obstruction, être en garde contre le danger de produire une inflammation.

Dans les commencemens, pendant que le mal est encore tubercule crud, & qu'il n'y a point d'inflammation ni de suppuration, un régime très-sobre & composé presqu'entièrement d'herbages, de fruits & d'eau; une ou plusieurs saignées, s'il paroît y avoir plethore; des remèdes apéritifs, mais peu âcres, parmi lesquels M. DESSAULT plaçoit avec raison le mercure dont j'ai vu souvent de bons effets, le savon, l'extrait de cigüe, le suc de marrube blanc, sont des secours véritablement

L vj

utiles. C'est en guérissant, dans des cas de cette espee, que le creffon a mérité une réputation qu'il ne soutient point dans bien d'autres. Le lait n'est point indiqué dans cet état ; s'il a quelquefois réuffi, c'est par des circonstances particulieres à tel ou tel malade, & en général on le conseille trop légèrement dans toutes les especes de toux ; il y en a plusieurs dans lesquelles il nuit.

Quand le mal prend la premiere tournure, & est parvenu à l'état décrit §. 103, c'est l'éti-fie la plus incurable ; on ne peut plus se flatter du succès, & tout ce qu'on peut espérer, c'est de retarder les progrès du mal ; mais les moyens dont on peut se pro-

mettre cet effet , varient suivant les circonstances ; le détail en seroit déplacé ici.

§. 107. Dans l'état d'inflammation de chaque tubercule , il faut , pendant qu'elle dure , traiter la maladie en conséquence , par la saignée , les boissons les plus douces , l'oximel , le nitre , le régime le plus léger ; & quand elle est parvenue à l'état de suppuration , on se borne au régime végétal , au miel , & à une tisane d'orge , ou à quelques infusions béchiques convenables , telles que celle de lierre ou de véronique , & s'il y a journellement un peu de fièvre , on donne de petites doses d'acide minéral.

§. 108. Les jus d'herbes favo-

neuses font souvent très-utiles dans cette maladie ; ils agissent en même temps comme apéritifs sur les tubercules , & changent la disposition inflammatoire de la masse du sang ; ainsi on les emploie avec succès aussi longtemps que ce premier état subsiste , que le pouls est dur , que le sang conserve une croûte pleurétique , & j'ai vu souvent de très-bons effets de ceux de lierre terrestre , de seneçon , de laitron , de grande joubarbe ; mais dès que l'état du sang a changé , & qu'il a passé de celui d'inflammation à celui de dissolution , il faut les abandonner , parce qu'ils en hâteroient les progrès.

§. 109. L'on voit que les éti-

fies , différentes dans leurs commencemens , se rapprochent souvent dans leur dernier état , qui est celui d'une suppuration établie dans le poumon ; à cette époque , les remedes deviennent à-peu-près les mêmes pour toutes les especes , & sont à-peu-près tous également inutiles. La guérison de cette maladie demanderoit un spécifique qui détruisît la disposition purulente du sang , mais malheureusement on n'en connoît point encore ; ainsi tout ce qu'on peut essayer , c'est 1<sup>o</sup>. de faire vivre le malade uniquement de végétaux , ou de lait dépouillé de toute sa crème ; ce régime ne dissipe pas la purulence , mais formant un sang bien

moins susceptible de corruption que la viande, il en retarde les progrès.

2°. De donner des remèdes qui concourent au même but, qui modèrent la fièvre, & qui en même temps soutiennent les forces. De très-petites doses de kina & un peu d'esprit de vitriol dans la boisson ordinaire, surtout aux heures des redoublemens, sont utiles; un peu de mirrhe fait souvent du bien. La simple décoction d'orge, celle de grus, celle de riz, une infusion de pervenche, m'ont paru équivaloir, pour boisson ordinaire, à tout ce qu'on a de plus vanté.

§. 110. Aussi long-temps qu'il

reste des forces, si le pouls a de la dureté, de très-petites saignées réitérées fréquemment, font beaucoup de bien; parce qu'elles préviennent l'inflammation que le pus occasionne dans le poumon, & l'augmentation de fièvre qui en est la suite; ainsi elles retardent toujours les progrès du mal, lors même qu'elles ne peuvent pas contribuer à le guérir; & malgré le préjugé du public & de beaucoup de Médecins, contre les saignées faites aux étiques, ma propre expérience m'a confirmé ce que M. DOVER avoit dit il y a plusieurs années, sur leurs bons effets dans cette maladie, dont les caracteres & les différences n'ont pas

été jusqu'ici assez examinées ,  
 & sur laquelle je me suis peut-  
 être étendu trop long-temps dans  
 un ouvrage comme celui-ci ; je  
 passe à celles qui ont leur siege  
 dans le bas-ventre.

*Des maladies du bas-ventre.*

§. 111. La premiere est le dé-  
 rangement des digestions ; mais  
 comme j'ai déjà parlé du traite-  
 ment qu'elle exigeoit, je ne pour-  
 rois rien en redire ici , fans me  
 répéter.

Celles des intestins , qui ayant  
 la même fabrique & les mêmes  
 usages que l'estomac , sont sujets,  
 comme on l'a vu , aux mêmes  
 maux , doivent se traiter par  
 les mêmes principes ; ainsi on

peut leur appliquer tout ce que j'ai dit §. 81. Quand on y éprouve de la chaleur, qu'on est constipé, qu'il y a en même temps sécheresse, soif, fréquence dans le pouls, l'usage plus abondant de l'eau fraîche pour toute boisson, des lavemens journaliers d'eau simple, comme je l'ai déjà dit, une grande attention à éviter tous les mets échauffans, remédient à ces accidens, qu'il ne faut jamais combattre par des purgatifs proprement dits, qui les irritent; mais quand les secours simples, que je viens d'indiquer, sont insuffisans, on peut prendre tous les jours, soir & matin, un demi - quart d'once de crème de tartre, ou un quart

d'once de pulpe de casse tout récemment extraite des bâtons, sans y ajouter de l'eau, comme le font ordinairement les Apothicaires. Si les entrailles sont fort sensibles, & s'il n'y a point de fièvre, mais seulement beaucoup de chaleur, de sécheresse & d'irritation, symptomes qui sont souvent l'effet d'une bile fort âcre, qui agit trop, on doit préférer la pulpe de casse qui est plus douce. Quand il y a de la fièvre, la crème de tartre vaut mieux. Les bains tièdes sont aussi excellens dans ce cas.

§. 112. Les hémorroïdes sont une autre maladie des intestins qu'on avoit, pendant plus d'un siècle, regardée trop générale-

ment comme un bien & qui est presque toujours un mal. On peut établir ce principe, dont la vérité est incontestable, c'est que les hémorroïdes sont toujours la fuite d'un vice dans la fanté. Il est vrai que pendant que ce vice subsiste, elles sont un mal qui peut en prévenir d'autres; mais comme elles en sont un bien réel qui, quoique quelquefois suportable, sans danger, peu incommode, peut cependant venir à être très-fâcheux, très-incommode, très-douloureux, & que d'ailleurs ses irrégularités, quand il est devenu habituel, exposent aux mêmes inconvéniens que les irrégularités des regles; on doit tout faire

pour le prévenir dès qu'il commence à paroître , c'est-à-dire qu'on doit employer tous les moyens possibles pour dissiper les causes qui les produisent , & ces causes sont ordinairement des embarras dans les différens visceres du bas-ventre , trop de sang , une constipation opiniâtre , une vie trop sédentaire.

La trop grande quantité de sang se dissipe par la diete , un régime végétal , quelques laxatifs de temps en temps , le nitre , la crème de tartre.

J'ai déjà parlé des moyens de remédier à la constipation , & je vais dire quelque chose des obstructions des visceres.

*Obstructions des Visceres.*

§. 113. L'obstruction est proprement l'empêchement que les liquides trouvent à passer dans les petits vaisseaux. Cette maladie a différens degrés ; une circulation ralentie dans une partie, soit par la foiblesse des vaisseaux, soit par l'épaississement ou la viscosité des liqueurs, soit par quelque compression à laquelle elle est exposée, est un état d'obstruction commençante. Si la circulation cesse tout-à-fait dans quelques vaisseaux, l'obstruction est plus avancée ; quand il ne s'en fait plus aucune, elle est complete. Si en même temps la partie a acquis une grande

dureté & si ses nerfs sont assez comprimés pour avoir perdu tout sentiment, le mal est un squirre. Il n'y a aucune partie qui ne puisse être exposée aux obstructions; on a déjà vu que le poumon y étoit très-sujet, le cerveau n'en est pas exempt, mais les visceres du bas-ventre y sont plus exposés que les autres, 1°. parce que plusieurs causes y rendent la circulation plus lente; 2°. par une raison à laquelle on ne fait pas assez attention, c'est qu'ils sont beaucoup plus exposés que les autres à des pressions irrégulieres dépendantes des variations continuelles dans l'état de tension de l'estomac & des intestins; 3°. par la nature même des humeurs qui  
se

se séparent dans la plûpart des organes , sur-tout par celle de la bile qui est très - susceptible d'épaississement & de durcissement ; ce qui fait que de tous les viscerès il n'y en a aucun qui soit aussi sujet aux engorgemens que le foie.

De dix personnes adultes qui ont des obstructions , chez neuf , elles sont dans ce viscere ; chez les autres , la plupart sont dans le mésentere , qui en est le siege le plus fréquent chez les enfans , & quelquefois dans le pylore ; cette partie , entourée de beaucoup de glandes , est , par là même , très-susceptible d'engorgemens , & devient même aisément squirreuse ; maladie cruelle qui étant accompagnée de vomisse-

M

mens , d'un sentiment d'abord de poids , ensuite de douleur dans cette partie , conduit enfin le malade à la mort , en le faisant périr de faim manque d'alimens , & après avoir souffert tous les maux qui sont la suite de l'âcreté & de la corruption des humeurs , sur-tout de la bile , que j'ai presque toujours vue altérée , & souvent noire & foetide , dans les cas de cette espece dont il nous manque une bonne histoire.

La rate est beaucoup moins souvent obstruée qu'on ne le croit ordinairement.

§. 114. Le premier remede des obstructions est la sobriété ; cen'est qu'en diminuant la quantité des humeurs qu'on peut se

flatter de rétablir la circulation dans une partie engorgée.

2°. La plus grande attention à éviter tous les alimens gras & visqueux, tels que les pieds, les têtes, les intestins d'animaux, les pâtisseries, tous les laitages, les châtaignes, les pommes de terre, & en général tous les épaisissans.

3°. Le choix des alimens fondans, tels que toutes les herbes & tous les fruits aqueux. J'ai vu des obstructions qui avoient résisté à tous les remedes, se dissiper en ne vivant, pendant six mois, que de chicorée & de tous les fruits fondans qui se succedent sans intervalle, depuis les premières cerises jusqu'aux

derniers raisins, d'un peu de  
 pain & d'eau. 4°. En frottant régulièrement  
 tous les matins les parties engor-  
 gées & tout le bas-ventre avec  
 une flanelle sèche ; ces frictions  
 facilitent extrêmement la circu-  
 lation ; & résolvent l'humeur  
 épaissie ; on trouve de plus grands  
 détails sur leur usage ; dans l'essai  
 sur la santé des Gens de Lettres.  
 5°. En prenant beaucoup d'ex-  
 ercice dans un air de campa-  
 gne ; sans cette augmentation  
 de mouvement , on ne peut pas  
 se flatter de détruire entièrement  
 les obstructions. 6°. Par un usage suivi de re-  
 medes fondans ; en commençant  
 toujours par les plus doux ; les

meilleurs font , les jus d'herbes  
 chicoracées & antiscorbutiques ,  
 simplement exprimés , quand la  
 saison , le caractere de la plante  
 & l'estomac le permettent ; &  
 en extrait quand les plantes n'ont  
 plus de jus , quand l'estomac ne  
 soutient pas les crudités , ou en-  
 fin , quand cette préparation est  
 nécessaire pour dissiper ce que  
 le suc crud auroit de virulent ou  
 de trop actif , comme cela arrive  
 dans la ciguë ; le savon de Veni-  
 se , les gommes , les préparations  
 d'antimoine , les sels amers , la  
 crème de tartre , l'eau de mer ,  
 les eaux minérales , le mercure ,  
 le fer , les racines apéritives.

Le choix entre ces remedes  
 est déterminé par les circon-

tances accidentelles. Les obstructions du foie exigent cependant en général plus souvent les suc de fruits, ceux d'herbes, les sels amers, la crème de tartre, les eaux minérales salines; celles du méfentere, les savons, les gommés, le mercure, l'antimoine, le fer, les eaux minérales soufrées.

L'absence ou la présence de la fièvre, les symptomes d'acidité ou de putridité varient aussi beaucoup les indications pour tel ou tel remede. Pendant l'usage des apéritifs dans les obstructions & sur-tout dans celles du bas-ventre, il convient presque toujours de purger de temps en temps.

Dans celles du pylore , on doit être très-attentif à n'employer aucun remede âcre , dont l'effet actif portant sur la partie même , pourroit l'ulcérer & jeter dans des maux affreux.

§. 115. Souvent les bains tièdes, en relâchant les vaisseaux & en délayant les humeurs , contribuent puissamment à la guérison des obstructions ; & quand il n'y a pas de contre-indication , on ne doit pas les négliger , sur-tout dans celles du foie.

Les personnes sujettes aux maux de nerfs , ont souvent des obstructions qui ne sont que la suite de ces maux , & qui n'exigent que les mêmes remedes ; de plus actifs , ceux qu'on donne

ordinairement dans les autres obstructions, en agissant comme irritans, augmentent le mal au lieu de le diminuer.

Les bains minéraux chauds, même sans la boisson des eaux, ont souvent guéri des obstructions qui avoient éludé l'action de tous les autres secours.

*Coliques calculeuses.*

§. 116. Les coliques qui dépendent des calculs dans la vésie du fiel, & qui sont plus ordinairement l'effet des passions, que d'aucune autre cause, veulent de l'eau pour toute boisson, un régime entièrement végétal, des suc d'herbes, sur-tout de ceux de chicorée, de dent de

lion, de cresson, de fumeterre, dont l'usage est le remede le plus puissant pour les dissoudre & les expulser; le petit lait, la manne, le miel, & des promenades en voiture qu'on prolonge & qu'on rend plus rudes à mesure qu'on a fait un plus grand usage des remedes que je viens d'indiquer. L'usage de quelques eaux minérales, telles que celles de Balarruc dont j'ai vu d'excellens effets, est très-propre pour détruire la disposition à cette maladie; mais quand il y a lieu de soupçonner des calculs un peu considérables, il faut être très-réservé sur l'usage d'un remede aussi actif qui, bien loin de les chasser, irriteroit considérablement, augmen-

teroit les douleurs, & pourroit occasionner les accidens les plus funestes.

§. 117. Il me resteroit à parler des vapeurs & de l'hypocondrie ; mais ne pouvant point entrer dans tous les détails de leur traitement , que je décrirai un jour avec beaucoup de soin dans un ouvrage sur les maux de nerfs commencé depuis dix ans ; je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en parlant des fympômes nerveux en général, & je passe au traitement des maladies des femmes dont j'ai parlé plus haut

§. 47.

*Irrégularité des Regles.*

§. 118. La premiere est l'ir-

régularité de la menstruation dont les principales causes sont l'âcreté dans les humeurs, un principe d'obstructions, la mobilité du genre nerveux & les passions. Ce mal doit être traité avec les plus grands ménagemens, & l'on doit sur-tout éviter avec le plus grand soin, dans presque toutes les suppressions qui dépendent de ces causes, tous les remedes chauds qui, en augmentant l'irritation des nerfs & l'épaiffissement inflammatoire du sang, les prolongent au lieu de les terminer. Elles cedent à un régime doux, à une vie réglée, à des bains tiedes, à quelques apéritifs très-doux, à un exercice soutenu. Les purgatifs qui nuisent

M vj

en général dans les suppressions, sont encore plus dangereux dans celles qui dépendent des désordres nerveux.

§. 119. Les pertes fréquentes exigent le même genre de vie, le petit lait, les bains presque froids, le kina, quand on est sûr qu'il n'y a point de principe d'échauffement, quelques saignées, des laxatifs doux souvent réitérés, & quelquefois les acides les plus forts; rarement les astringens proprement dits, dont l'usage peut occasionner, chez les personnes fort délicates, des spasmes ou d'autres maux de nerfs. Le lait, pour toute nourriture, guérit des malades que les autres secours avoient à peine soulagés.

*Fausses Couches.*

§. 120. Le traitement des fausses couches a deux objets ; l'un de prévenir la fausse couche au moment où elle s'annonce , l'autre de changer cette disposition à de fréquentes fausses couches dont j'ai parlé plus haut ; l'un & l'autre de ces objets supposent qu'on a donné la plus grande attention à l'examen des causes.

Quand c'est le trop de sang , ou la fougue du sang , qui déterminent la fausse couche qui est souvent occasionnée par un effort , un faut , une chute , une émotion , une extension des bras , le meilleur moyen d'y remédier ,

c'est de faire sur le champ une ou plusieurs saignées ; de mettre la malade dans un lit plutôt dur que tendre ; de lui imposer une immobilité presque totale , & un silence absolu ; de ne lui donner que très-peu d'alimens presque insipides ; de lui faire boire beaucoup de quelques boissons calmantes , comme une simple décoction d'orge , de l'eau de riz , du lait d'amandes , de l'eau de poulet , & de lui donner un ou deux lavemens par jour , pour prévenir les efforts que des matières durcies pourroient occasionner ; les douleurs vives exigent quelquefois des anodins. Mais souvent les meilleurs secours sont inefficaces , & dès

qu'une fois il y a une hémorragie un peu abondante, il est bien rare qu'on prévienne la fausse couche. On croit souvent en être venu à bout; la perte & les douleurs cessent, la malade se rassure, elle espere qu'elle est remise; mais au bout de quelques jours, les accidens reparaissent, & ne finissent que quand elle s'est débarrassée de son fardeau.

§. 121. Quand la fausse couche est une suite de foiblesse, elle a lieu ordinairement plus tard, vers le quatrieme, cinquieme ou fixieme mois, & elle est annoncée plus long-temps à l'avance, par la langueur de la mere, sa foiblesse, sa pâleur,

du mal-aïse dans les reins, un sentiment de pesanteur dans le bas-ventre, une diminution dans les mouvemens de l'enfant. Si de bonne heure, dès que cet état commence, on astreint la mere à une entiere tranquillité, à ne prendre que des alimens légers, mais nourrissans; si on lui donne intérieurement quelques toniques doux entremêlés d'un ou deux laxatifs, si on a lieu de soupçonner que l'embarras des premières voies soit une des causes de sa foiblesse, si on lui fait sur les reins quelques applications indiquées par les circonstances, on peut espérer de prévenir la mort de l'enfant & la fausse couche. Mais si l'on tarde,

si l'on attend qu'il y ait un commencement d'hémorragie , qui vient toujours plus foiblement dans cette espèce que dans l'autre , il n'y a que bien peu d'espérance de réussir , & on ne doit même pas trop le désirer ; parce que la fausse couche de cette espèce n'arrivant presque jamais qu'après la mort de l'enfant , c'est un avantage pour la mere d'accoucher d'abord , puisqu'également si l'on empêche la fausse couche depuis que l'enfant est mort , il est rare qu'elle se porte bien jusqu'à ce qu'elle ait eu lieu.

§. 122. Les précautions à prendre à l'avance , pour prévenir les fausses couches chez

les femmes qui y sont sujettes , doivent être dirigées , comme on le sent aisément , sur les mêmes principes que je viens d'établir par les deux articles précédents ; mais leur application demande des détails nombreux & des variétés de précautions & de remedes , qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans un ouvrage qui n'est point destiné ( je ne puis trop le répéter ) à donner aucune instruction à des Médecins , mais uniquement à faire connoître aux malades ce qu'il est nécessaire qu'ils connoissent de leur état , pour mieux sentir la nécessité d'y remédier & celle d'être docile aux avis des personnes qui les dirigent.

*Suite de Couches.*

§. 123. Les suites de couches étant dépendantes de l'état de la santé de l'accouchée , & par là même de sa conduite pendant sa grossesse , de son genre de vie dans tous les temps , le seul moyen sûr de les avoir aussi heureuses que les femmes robustes de la campagne , seroit sans doute d'acquérir leur santé ; mais ce moyen étant impossible , ceux que j'ai trouvé les plus propres à procurer d'heureuses suites de couches aux femmes , pour qui j'avois lieu de craindre cette époque , sont 1°. de leur faire éviter , pendant les dernières semaines de la grossesse

se, tout ce qui peut les échauffer ; soit dans la conduite , soit dans les alimens , & les boissons. 2°. De leur faire prendre tous les jours de l'exercice en plein air, jusqu'au moment de leurs couches, à moins que quelques raisons particulieres n'en empêchent. 3°. Si elles sont échauffées , si elles ont le pouls plein , si elles étoient accoutumées à des regles abondantes , il faut les faire saigner huit ou dix jours avant le terme , & quelquefois dans le travail. 4°. On leur tient le ventre très-libre dans les derniers temps de la grossesse , non seulement par des lavemens , mais même par un ou deux purgatifs ; l'état de grossesse est très-

souvent un état de mauvaises digestions ; dans les commencemens on a des dégoûts & des fantaisies , on se nourrit d'alimens mal-sains , & l'estomac ne fonctionne pas bien ; au bout de quelques mois , quand l'estomac est remis , les intestins se trouvent comprimés par le volume de l'enfant , leurs fonctions sont nécessairement un peu gênées , la sécrétion de la bile même peut souffrir , il se fait des amas , les matieres se corrompent & forment ce foyer de putridité que j'ai assigné comme une des principales causes des suites fâcheuses de couches. Quand on l'évacue par des purgatifs avant la couche , on prévient les accidens

qu'il occasionne. 5°. En procurant cette même liberté de ventre après la couche par des lavemens, ou même par des laxatifs qu'on craint généralement trop dans cet état, & dont j'ai vu les meilleurs effets en les donnant de très-bonne heure, & même quand cela m'a paru nécessaire, dès le premier jour de la couche: bien loin qu'ils nuisent aux lochies, ils en rendent l'écoulement plus aisé & plus régulier, & préviennent leur suppression & l'inflammation de l'uterus qui en est souvent la suite, en enlevant les causes d'irritation qui l'occasionnent. Mais qu'on y fasse attention, je ne conseille point, ni près de

là , de purger toujours ou toutes les accouchées ; il y en a plusieurs que je ne purge jamais , il y en a d'autres à qui les purgatifs feroient beaucoup de mal ; je dis seulement , fondé sur une multitude d'observations , que dès qu'on trouve chez une nouvelle accouchée des symptomes qui indiquent le besoin d'évacuer , il faut le faire sans s'embarrasser du jour.

§. 124. Les mêmes moyens qui contribuent à rendre les couches heureuses , contribuent aussi à prévenir les épanchemens de lait , & les rendent par là même plus rares. Quand ils ont lieu , leur traitement exige une multitude de soins & de secours variés

suivant les circonstances, qui feront peut-être un jour la matiere d'une brochure dans laquelle je rapprocherai toutes les observations que j'ai eu occasion de faire, & j'en tirerai des principes que je n'ai encore vu établis nulle part ; mais ici, je me bornerai à quelques observations importantes.

La premiere, c'est qu'on doit avoir la plus grande attention à éviter, dans le régime & dans les remedes tous les acides ; une forte fièvre paroîtroit quelquefois les indiquer, mais ils réussissent toujours mal, à moins qu'il n'y ait quelque complication qui les exige.

La seconde, c'est qu'aussi long-temps qu'il n'y a point de dépôt

dépôt fait , & que le lait est encore mêlé à la masse des humeurs, les absorbans joints aux délayans incisifs & entremêlés de quelques purgatifs , sont les remedes les mieux indiqués.

La troisieme , c'est que comme dans cet état les nerfs sont très - délicats & très-susceptibles d'irritation & de spasme , on doit éviter tous les remedes violens.

La quatrieme , c'est que la nature affoiblie par cette humeur laiteuse , dont le caractère est quelquefois de paralyser ou au moins d'engourdir les organes qu'elle affecte , a souvent besoin d'être aidée à s'en débarrasser par des fortifiens qui peuvent être nécessaires malgré la fièvre

N

& même une fièvre assez forte, qui, si elle dépendoit de toute autre cause, ne permettroit d'employer que des calmans. Il est arrivé plus d'une fois, faute d'avoir fait cette observation, que des Médecins, d'ailleurs habiles, ont laissé des malades languir plusieurs mois avec des fièvres continues que rien ne soulageoit.

La cinquième, c'est que quand dans cet état il y a quelques symptômes qui paroissent indiquer quelques principes d'irritation sur un viscère intérieur, il ne faut rien négliger pour le préserver; la plus légère irritation peut déterminer le dépôt sur cette partie; il faut donc en faire de plus fortes extérieurement pour le détourner.

La fixieme , c'est que quelquefois les bains d'eaux thermales peuvent être du plus grand usage , quand tous les remedes on échoué.

*Pertes blanches.*

§. 125. Le traitement des pertes blanches n'est presque pas plus susceptible d'être présenté en peu de mots que celui des épanchemens laiteux , & ici encore il faut me restreindre à de simples généralités.

§. 126. Les pertes blanches sont très - souvent la suite d'un estomac qui digere mal , & dont les torts n'étant point réparés par une vie active , l'aissent former beaucoup de matieres glaireuses

& un fang aqueux , qui entretiennent habituellement cet écoulement plus ou moins abondant & plus ou moins continu , dont j'ai décrit les principaux fympomes §. 65. Un régime sec , beaucoup d'exercice , un long ufage de fortifiâns & quelques purgatifs font les remedes indiqués. C'est dans cette efpece principalement , qui est la plus ordinaire , que toutes les eaux chaudes nuifent , & que , comme le remarque l'Auteur de *la Médecine expérimentale* , les mauvais effets du caffé au lait où à la crème font marqués fur le champ ; on ne les guérit point fans un renoncement abfolu à tous les laitages , aux fritures , à la pâ-

tifférie & au grand usage des légumes & des fruits, qui dans ce cas sont trop relâchans & trop aqueux.

§. 127. Quand elles dépendent d'un vice général de la masse des humeurs, d'une véritable cacochymie, elles résistent à tous les remèdes, à moins qu'on ne corrige le vice qui les entretient, jettent dans une fièvre lente, la consomption, l'hydropisie & la mort; mais heureusement cette espèce est rare. Ce n'est qu'en rétablissant le fond de la fanté qu'on peut espérer de guérir, & cela est souvent difficile; un régime exact & quelques purgatifs soulagent, lors même que le mal est incurable

& qu'on doit le regarder comme un égout dans un corps absolument gâté.

§. 128. Quelquefois les pertes abondantes, les couches fréquentes, les évacuations laiteuses par ces parties, y laissent un principe de relâchement qui est la seule cause des pertes blanches; alors quelques toniques doux long-temps continués, les eaux chalibées, quelques purgatifs, car il est rare que les pertes blanches se guérissent sans en employer, & des bains froids sont très-utiles.

§. 129. Une quatrième cause assez fréquente de cette maladie, c'est ce qu'on peut appeller catharre de l'uterus; cet organe

est habituellement dans l'état où se trouve, au commencement d'un rhume, la membrane qui tapisse les narines & le poumon; un sentiment de chaleur & de pesanteur dans le bas-ventre, avec les symptômes d'une assez bonne santé, accompagnent ordinairement cette espèce; une saignée, des bains tièdes, beaucoup de délayans, le lait d'ânesse, un régime très-doux réussissent souvent à la guérir, tous les remèdes chauds & fortifiants irritent.

§. 130. On doit dans toutes les pertes blanches être en garde contre les remèdes astringens qui les suppriment sans en détruire la cause; il en résulte de très-grands maux.

Les bains d'eaux minérales réuffissent souvent dans des cas presque défefpérés.

Cette maladie est une de celles qu'on peut placer parmi les héréditaires ; lors même qu'elle ne l'est pas, elle se déclare quelquefois dès la plus tendre enfance. Je l'ai vue assez fréquemment dès l'âge de fept ans, & une fois à celui de trois.

Il est vrai que j'ai toujours pu trouver la cause de ces maux si hâtifs, dans l'état de la mere, ou dans les erreurs de régime. Elles font quelquefois précédées, chez les jeunes personnes, par de longs maux de ventre qui cessent quand elles ont paru ; d'autres personnes se plaignent de colique dès

que les pertes blanches font un peu abondantes.

Si elles se suppriment , ou diminuent beaucoup , sans que leur cause ait diminué , les malades ont des maux de tête , de la toux , quelquefois de la jaunisse.

Je finirai cet essai , dont je sens si bien les vuides & les imperfections , en réitérant que je suis fort éloigné de présenter un projet de réforme. Ils ne doivent venir , lors même qu'ils sont les plus nécessaires , que d'hommes à qui leurs places , leurs talens , leur crédit , leur très-longue expérience , une autorité bien établie ont acquis le droit de dire toutes les vérités utiles , sans crainte de révolter , avec cette force qui est



nécessaire pour persuader ; mais il m'est permis comme à un autre, de voir avec regret que les personnes qui, par leur naissance, leurs emplois, leur éducation, sont appellés à jouer les rôles essentiels dans la société à qui elles sont cheres, & dont la santé est d'autant plus importante que leurs influences sont plus étendues, soient précisément celles qui en ont le moins, parce qu'elles travaillent continuellement à la détruire, en suivant une mode de vivre qui lui est directement opposée, & qui, loin d'augmenter la somme réelle de leurs plaisirs, leur ôte au contraire bientôt la faculté d'en jouir, en les jetant dans cet état d'infirmités qui

les exclut tous. Seroit-il réellement possible qu'on se fit illusion sur cet objet si essentiel? Y auroit-il en effet des gens à qui il seroit indifférent de se bien porter ou d'être languissans? Les avantages inestimables d'une bonne santé seroient-ils si parfaitement inconnus à tout un des ordres de la société, qu'il fût parvenu au point de ne pas même la désirer, ou ce qui seroit encore pis, de s'applaudir de sa langueur comme l'habitant des Alpes de son goître, & le Caffre de sa noirceur? Cet excès de délire n'est pas croyable; & il n'y a que des satyristes outrés qui puissent dire qu'il n'est pas du bon ton de se bien porter; quelle mode, qu'une

mode qui rend incapable d'être heureux, & de remplir tous ses devoirs? Jamais elle ne sera reçue par aucune partie des citoyens, & moins encore par celle qui est composée des personnes les plus éclairées, qui languissent, il est vrai, mais par erreur & non point par systême, & qui feroient sans doute charmées d'être défabulées. Je me féliciterois si la lecture de cet Essai pouvoit en éclairer quelques-unes sur les dangers de leur genre de vie, & les rappeler à un moins nuisible, ou engager quelques Médecins mieux situés pour cela, plus habiles & plus éloquens que moi, à exécuter un ouvrage nécessaire, dont celui-ci n'est proprement que le projet.

F I N.



S

M. 1001

NR = 108831

X23 12489

U a 1288 三





E  
L E  
G E  
P A  
De la S  
Ph. d  
de la  
O bien  
Aux ri  
Trop h

Chez F  
Et chez le

